

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc. ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

1883

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

5e ANNÉE.

1er FÉVRIER 1883.

NUMÉRO 2.

SOMMAIRE

Littérature.	PAGES.
Paul et Virginie, par Bernardin de ST-PIERRE.....	33
Les Fiancés, par Alex. MONZONI.....	41

Poésies.

Comment que j'suis mon propre Grand- Père.....	48
Fleur de Lys, par M ^{lle} Thérèse LANDE..	49
A une Etoile, par T. L.....	49
A une Rose, par T. L.....	49
Prise de voile, par T. L.....	49
Les Mijaurées, par Léon LORRAIN.....	49
M. Faraud, par Léon LORRAIN.....	50
Une boucle de cheveux, par J. MARSILE.	62

Bulletin Religieux.

Le Boa Larron, par A. L. DESAULNIERS..	50
--	----

Monographie.	PAGES
La Cour d'Angleterre (Etude historique): (Suite et fin).....	52
L'Ecrin des Demoiselles.	.
Journal de M ^{lle} Anna de Luri (frag- ments).....	59

Biographies.

M ^{sr} Donnet, Cardinal-Archevêque de Bordeaux.....	61
L. A. Desaulniers, avocat.....	61

Bibliographie.

Vœux de bonne année, par Louis des Lys.....	62
--	----

Informations spéciales.

Aux Abonnés.....	63
M. Paul Féval.....	63
Souscription publique.....	63
Une belle page de Paul Féval.....	63
Le Passage de Vénus	64
Annonces nouvelles, voir le Couvert.	

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

TOUT LE MONDE ENTEND !

Baume d'Huile de Requin de Foo Choo!

Ce baume rétablit positivement l'entendement et il est le seul remède connu pour guérir la surdité.

Cette huile est extraite d'espèces particulières de petits REQUINS BLANCS pris dans la mer Jaune, connus sous le nom de CARCHARODON RONDELETTI. Tous les pêcheurs chinois le connaissent. Ses vertus comme restaurateur de l'entendement ont été découvertes par un prêtre Bouddhiste vers l'année 1410. Ses guérisons ont été si nombreuses et plusieurs ont paru si miraculeuses que le remède a été proclamé officiellement dans tout l'empire. Son usage est devenu si universel que pendant plus de 300 ans, aucun sourd n'a existé parmi le peuple chinois. Envoyé, frais de p.ste payés d'avance, à une adresse quelconque moyennant \$1.00 la bouteille.

Ecoutez ce que disent les Sourds !

Ce remède a fait un miracle dans mon cas. Je ne sens plus de bruits assourdissants dans ma tête et j'entends beaucoup mieux. J'ai été grandement soulagé. Ma surdité s'est améliorée notablement, je pense qu'une autre bouteille me guérira.

"Son efficacité est incontestable et son caractère curatif absolu, attendu que l'écrivain peut personnellement le certifier, par l'expérience et l'observation. Ecrivez de suite à HAYLOCK et JENNEY, 7, rue Day, New-York, en incluant \$1.00 et vous recevrez en retour un remède qui vous permettra d'entendre comme tout autre. Vous ne regretterez jamais de l'avoir fait."

Editeur de la *Mercantile Review*.

Pour éviter la perte dans les malles veuillez envoyer l'argent par lettre enregistrée.

Importé seulement par

HAYLOCK et JENNEY,

(Ci-devant HAYLOCK ET CIE.

Seuls agents pour l'Amérique.

7, Day Street, New-York.

1er février 1883.

Fonderie McShane,

Des célèbres CLOCHES et CARILLONS pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc.

La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE (MAs.)
Etats-Unis.

LA CONSOMPTION POSITIVEMENT GUÉRIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUDRES** du Dr **KISSNER**, contre la Consomption.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consomption et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS ; à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la malle, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la malle, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. **CETTE NOUVELLE METHODE** vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Toutes les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un **MULTUM IN PARVO**. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la malle \$1.00 à l'adresse de

CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Oeuvres Musicales de M. L'ABBÉ GRIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec des prix, savoir :

PRIX

MESSE MUSICALE, à trois voix, avec accompagnement d'orgue.....	\$0 75
HARMONIES RELIGIEUSES, pour les Saluts du Saint-Sacrement, volume de 240 pages.....	1 50
FLEUR DE JUIN, chants au Sacré Cœur, cahier de 120 pages, in-8°.....	1 25
LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, cantate solennelle, en sept parties distinctes.....	0 75
GLOIRE A MARIE, cantate, avec solos duos et chœurs.....	0 50
A LA VIERGE IMMACULÉE, chant magistral, avec solos, duos et chœurs.....	0 40

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'*Album des Familles*.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada.

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUERIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infaillibles **POUDRES** du Dr **GOULARD** contre l'*Epilepsie*.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la malle, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, **OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.**

Prix : pour une grande boîte, \$3 00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la malle dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

ABONNEMENT
\$2
PAR ANNÉE
(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles sont publiées sur le couvert.
(Voir le tarif à la dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à **Stanislas Drapeau**, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

PAUL ET VIRGINIE

PAR

Bernardin de St-Pierre.

(Suite)

II

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orange de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange; il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses guirlandes gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, des manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jamroses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence: de sorte que ce vaste enclos paraissait de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies, et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature. Guidé par ces indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle.

Les eaux qui descendent du

sommet de ces roches formaient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs, qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue: à la vérité nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, des poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches. En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur les bords, formaient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là était une moisson, ici, un verger. Par cette

avenue, on apercevait les maisons ; par cette autre, les sommets inaccessible de la montagne

Sous un bocage touffu de tatarques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet ; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe, ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher, dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite : il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes dans ces mêmes lieux ont senti, pensé et souffert comme lui ; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mâit de pavillon de Paul et de Virginie ces vers d'Horace :

Fratres Helene, lucida sidera
Ventorumque regat pater.
Obstretis aliis, prætor Iapyga.

« Quo les frères d'Helène, astres charmants comme vous, et que le père des vents vous dirigeant, et ne fassent souffler que le Zéphyre. »

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatarque à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

Fortunatus et ille deus qui novit agreste.
« Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités champêtres ! »

Et cet autre au-dessus de la porte de la cabane de madame de La Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

At securus quies, et nescia fallere vita
« Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper. »

Mais Virginie n'approuvait point mon latin ; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant. « J'eusse mieux aimé, ajouta-t-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. — Cette devise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jasmores, plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait LA CONCORDE. Un vieil arbre, à l'ombre duquel madame de La Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BBETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGODA et FOUILLE-POINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermait

cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servit un jour d'époque à la naissance de son fils. Mme de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers qui formaient toutes les archives de ces deux familles ; l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une grandeur un peu inégale, mais qui surpassait au bout de douze ans celles de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, en avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpre. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler le long des rivages de la mer le corbiveau et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique,

qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle venait y laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elles y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons ; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins ; des perdrix accouraient sous l'herbe ; tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal ! des Calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain.

Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes ; là, on était mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage ; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râtaux, des haches, des bêches ; et auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits : des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soipaient à la lueur d'une lampe ; ensuite madame de La Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient : ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps madame de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés ; car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tris-

tesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, tous les autres se réunissaient autour de lui, et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive ; madame de La Tour, une théologie douce ; Virginie, des caresses tendres ; Paul, de la franchise et de la cordialité ; Marie et Domingue même venaient à son secours. Ils s'affligeaient s'ils le voyaient affligé ; ils pleuraient s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venait des habitants riches, en palanquin, qui s'empresèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir ; mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médians et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières ; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de poli-

tesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquièrent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venait souvent les requérir de quelque bonne ollice. C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priaît de passer chez sa mère, malade dans un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires des habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de La Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusqu'à chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais pour ces occasions quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens, par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions de l'habitation des provisions végétales que nous joignons à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un

poisson, s'avancait quelquefois sur les récifs au-devant des lames ; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes, qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait des cris perçants, et disait que ces jeux-là lui faisaient grand-peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme ; elle est connue de toutes les nations ; elle est si naturelle et si expressive, que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelait dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beaucoup de naïveté. Tantôt au son du tam-tam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête ; elle s'avancait avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche, et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie ; et, en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de perouche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leur jeu, je me chargeais du personnage de Raguel, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là, sur leur pas, quelques épis de blé. Paul émitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait : elle répondait en tremblant à ses questions. Bien-

tôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence, et un asile à l'infortune ; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenait devant nous comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence. Madame de La Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvait s'empêcher de pleurer ; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestres convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt dont les percées formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée ; mais, quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue et la rendait toute étincelante de lumière. Le feuillage des arbres éclairés en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude ; leurs troncs mousseux et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique ; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres ; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case et la retrouvait dans

l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient pour Paul et Virginie des jours de plus grandes réjouissances : c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours des noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord, c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de La Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles jaunes, maigres et si timides qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise ; elle leur servait des rafraîchissements dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentait, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avait été préparée par Marguerite ; cette autre par sa mère ; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser. Elle ne les quittait point qu'elle ne les vit contentes et satisfaites ; elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. "On ne fait son bonheur, disait-elle, qu'en s'occupant de celui des autres." Quand elles s'en retournaient, elles les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté et de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choi-

sisait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Ainsi elle faisait le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres, Européens, dont l'esprit se remplit, dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles : mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons par les temps où ils donnaient leurs fleurs ou leurs fruits ; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. "Il est temps de diner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds ;" ou bien : "La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles." - Quand viendrez-vous nous voir ? lui disaient quelques amies du voisinage. — Aux cannes à sucre, répondait Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable," reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : " Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs depuis que je suis au monde." Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants

à notre manière ? Leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières : oui, des lumières : et, quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front ; aucune intempérance corrompu leur sang ; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur ; tels, dans le jardin d'Eden, parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur. Virginie, douce, modeste, confiante, comme Eve ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait, au retour de ses travaux : " Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais, au milieu de nos vergers, comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court avec ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver ; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu me ravis beaucoup. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux ; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta voix. En touchant seulement du bout du doigt ta main, j'en éprouve du plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les cailloux roulants de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses bords, j'étais déjà bien fatigué ; mais, quand je t'eus prise sur mes épaules, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi

par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit ? mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses ? peut-être en est-il ainsi, mais je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière-Noire, pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt. Tu la mettras, la nuit, près de ton lit. Mange ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant, repose-toi, afin de te délasser."

Virginie lui répondait : "O mon frère ! les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tiemme ; mais, quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font, me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes ; mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux, élevés dans les riens nids, ils s'aiment comme nous ; ils sont toujours ensemble comme nous. Ecoute comme ils t'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre : de même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, surtout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : Ah ! mon frère a bon cœur ; sans lui je serais morte d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tiemme, pour toi, pour nos pauvres serviteurs ; mais, quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ! Comme te voilà fatigué ! Tu es en rage." Et avec son petit mouchoir blanc elle lui essuyait le front et les joues, et lui répétaient d'autres affectueuses paroles.

Cependant, depuis quelque temps,

Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux se marbraient de noir ; son teint jaunissait, une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux et la société de sa famille bien-aimée ; elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant ; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait ; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : "La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient ; tout est gai autour de toi, toi seule es triste." Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant ; mais elle détournait la tête et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques, vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffé pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts ; l'herbe était brûlée : des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur demesurée. Les trou-

peaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur ; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son malaise. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filet d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner souvent dans ce même lieu ; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit, dans l'eau, sur ses bras nus, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis ; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude ; et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes ; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression, et posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.

Madame de La Tour pénétrait bien la cause du malaise de sa fille ;

mais elle n'osait elle-même lui en parler. " Mon enfant, lui disait-elle, adresse-toi à Dieu, qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu. "

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons ; des pluies épouvantables, semblables à des cascades, tomberont du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin était devenu une mer ; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île ; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante pria Dieu dans la case de madame de La Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents. L'intrépide Paul suivi de Domingue : allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu ; il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa ; le vent alizé du sud-ouest reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous

côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins, la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut, de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants ; mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : " Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre ; il n'y a que le ciel qui ne change point. " Paul lui répondit : " Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! mais je ne possède rien, même sur la terre. " Virginie reprit en rougissant : " Vous avez à vous le portrait de saint Paul. "

A peine eut-elle parlé qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature représentant l'ermite Paul. Marguerite y avait une grande dévotion : elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou étant fille ; ensuite devenue mère, elle l'avait mis à celui de son enfant. Il était même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avait contracté quelque ressemblance ; ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : " Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde. " A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser ; mais aussi légère qu'un oiseau elle lui échappa et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à

madame de La Tour : " Pourquoi ne marions-nous pas nos enfants ? ils ont l'un pour l'autre une estime particulière, dont mon fils ne soupçonne pas encore. Lorsque la nature lui aura parlé, en vain nous veillons sur eux, tout est à craindre. " Madame de La Tour lui répondit : " Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Quel chagrin pour nous si Virginie nous donnait des enfants malheureux, qu'elle n'aurait peut-être pas la force d'élever ! Ton noir Domingue est bien cassé, Marie est infirme. Moi-même, chère amie, depuis quinze ans je me sens fort affaiblie. On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tempérament, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. "

" A présent, tu le sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour. Mais en faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter quelque esclave ; et, à son retour ici, nous le marierons à Virginie ; car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin. "

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. " Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, et d'autant de temps pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à Paul ; car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, faute du moulin pour l'éplucher ; du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au chauffage, et quelques résines qui se perdent dans nos bois : tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile ici. "

Je me chargeai de demander à M. de La Bourdonnaye une permission d'embarquement pour ce voyage ; et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens au dessus de son âge : " Pourquoi

voulez-vous que je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune ? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ qui rend quelquefois cinquante et cent pour un ? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aie courir les Indes ? Nos mères me disent que Domingue est vieux et cassé ; mais moi, je suis jeune, et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver pendant mon absence quelque accident, surtout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh ! non, non, je ne saurai me résoudre à la quitter."

Sa réponse me jeta dans un grand embarras ; car madame de La Tour ne m'avait pas caché l'état de Virginie, et le désir qu'elle avait de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes gens, en les éloignant l'un de l'autre. C'étaient des motifs que je n'osais pas même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de La Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle mandait à sa nièce de repasser en France, ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour, et la donation de tous ses biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut-elle lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. "Pourriez-vous nous quitter maintenant ? dit Marguerite à madame de La Tour. — Non, mon amie ; non, mes enfants, reprit madame de La Tour ; je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont la cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de

mes parents et par la perte de mon cher époux. Mais depuis j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie."

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras, lui dit : "Je ne vous quitterai pas non plus ; je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère manan ; rien ne vous manquera jamais avec nous." Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie, et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avancait vers l'habitation. C'était M. de La Bourdonnaye. Il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de Calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avait bien des droits sur lui. "Vous avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune et vous attend auprès d'elle." Madame de La Tour répondit que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage.

"Au moins, reprit M. de La Bourdonnaye, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet

d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir, mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille, et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles ? N'est-ce pas pour y faire fortune ? N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie ?"

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. "Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante." Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : "Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue.—Avez-vous un autre enfant, madame ? dit M. de La Bourdonnaye à madame de La Tour.—Non, monsieur, reprit-elle, celui-ci est le fils de mon amie ; mais lui et Virginie nous sont communs, et également chers.—Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place ; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache."

M. de La Bourdonnaye, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. "Il n'y a, dit-il, ici, que des meubles de bois ; mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or." Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : "Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme." M. de La Bourdonnaye reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir ; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère ; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. "Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans, ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront de mon avis." Elle lui répondit "que, ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la France entièrement à sa disposition."

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit : "Mon enfant, nos domestiques sont vieux ; Paul est bien jeune ; Marguerite vient sur l'âge ; je suis déjà inirme : si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts ? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire ? Cette idée me pénètre de douleur." Virginie lui répondit : "Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent, il ne nous a pas abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa Providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère ! Je ne saurais me résoudre à vous quitter." Madame de La Tour, émue, reprit : "Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune dépend de toi."

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur ; mais, quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour

s'appellent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avaient été ses combats, qui n'avaient eu d'autres témoins que Dieu seul ; qu'elle voyait le secours de la Providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination, et qui la dirigeait par ses conseils ; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageait à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent et sans crainte pour l'avenir.

Madame de La Tour, voyant que sa confiance avait produit un effet contraire à celui qu'elle en attendait, lui dit : "Mon enfant, je ne veux point te contraindre ; délibère à ton aise ; mais cache ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui demander."

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de Madame de La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur : "Mes enfants, dit-il en entrant, Dieu soit loué ! vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de La Bourdonnaye, et ce que vous lui svez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici ; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous : il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle ?"

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : "Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite !" dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de La Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez

elle pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principe certain du bonheur, qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de La Tour ? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était opposée fortement à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de La Tour et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre. "On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se cache de moi."

(A continuer.)

— o o o —

LES FIANCÉS.

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite.)

CHAPITRE IV.

Le soleil n'était pas encore à l'horizon, quand le père Cristoforo sortit de son convent de Pescarenico et s'achemina vers la demeure des deux pauvres femmes, qui l'attendaient avec anxiété. Pescarenico est un petit groupe de maisons habitées par des familles pauvres et

situées sur la rive gauche de l'Adda, ou pour mieux dire du lac, non loin du pont.

Le couvent, dont les bâtiments subsistent encore, était à l'entrée du hameau, dont il était séparé par la route qui conduit de Lecco à Bergamo. Le ciel était pur, et à mesure que le soleil s'élevait, on voyait sa lumière se répandre sur les pentes des montagnes et éclairer les vallées. Un léger vent d'automne détachait des mûriers les feuilles flétries, et dans les vignes suspendues brillaient les dernières feuilles d'un rouge éclatant. La teinte brune des sillons tranchait avec le chaume blanchâtre qui étincelait de rosée.

La scène était riante, mais on se sentait attristé par la vue de ceux que l'on rencontrait à chaque instant. Des mendians couverts de haillons, dont le plus grand nombre ne paraissaient pas habitués à ce triste métier, regardaient le père Cristoforo d'un air touché, sans rien lui demander, car ils savaient qu'un capucin n'avait point d'argent sur lui, mais ils se rappelaient l'aumône reçue au couvent.

L'aspect des cultivateurs était plus douloureux encore ! Les uns jetaient en terre, comme à regret, une semence achetée chèrement ; d'autres bêchaient nonchalamment en gens incertains s'ils recueilleraient le fruit de leurs peines ; une jeune fille pâle traînait à la corde une petite vache aux mamelles flétries, seule ressource d'une pauvre famille !... Toutes ces choses navraient le cœur du bon moine et augmentaient encore ses tristes appréhensions d'un malheur.

Mais quel était ce père Cristoforo, et pourquoi, au premier appel de Lucia, arrivait-il avec tant d'empressement ?

Le père Cristoforo était un homme d'environ soixante ans ; sa tête, rasée à l'exception d'une petite couronne de cheveux, se relevait parfois avec une certaine fierté, puis s'inclinait sous une pensée d'humilité. Sa barbe, longue et blanche, faisait ressortir la distinction de son visage, auquel une abstinence habituelle donnait un air de gravité et de recueillement. Ses yeux enfoncés dans leur orbite étaient le plus souvent baissés,

mais quelquefois ils brillaient d'un éclat subit et pénétrant.

Le père Cristoforo était le fils unique d'un homme qui, ayant fait une fortune considérable dans le négoce, s'était mis à vivre en homme de qualité et avait pris en grand mépris les moyens qu'il avait employés à gagner cette fortune. Il cherchait à faire oublier de chacun qu'il eût été marchand. Il eût voulu l'oublier lui-même ; mais la boutique, les ballots, la demi-aune se dressaient devant ses yeux comme l'ombre de Banco devant Macbeth, au milieu de ses festins et des flatteries de ses parasites. Il fit élever son fils soigneusement, lui donnant des maîtres de belles lettres et d'exercices propres à la jeunesse noble, et il mourut le laissant tout jeune encore possesseur d'une grande fortune.

Ludovico (c'était le nom de son fils) avait pris le ton et les habitudes d'un gentilhomme, et les flatteurs qui entouraient son père le traitaient avec un servile respect. Mais lorsqu'il voulut hanter la noblesse, il subit mille mortifications et il s'éloigna avec dépit, regrettant avec amertume d'être séparé d'une société où il lui semblait qu'il devait avoir sa place par son éducation, ses qualités et sa fortune. Ne pouvant être reçu dans cette société, il se mit en tête de la narguer par son luxe et sa magnificence, faisant naître autour de lui par ce fait les jalousies, le ridicule et les inimitiés. Son caractère violent, mais loyal, le jeta dans d'autres lnttes encore. Il éprouvait une horreur innée pour toutes les injustices et prenait de prime abord la défense des faibles et des opprimés ; mais cette guerre extérieure et journalière lui suscitait des combats intérieurs, car il se reprochait de se servir, pour arriver à ses fins, de moyens qui lui faisaient horreur chez ses antagonistes.

C'est ainsi qu'il entretenait une troupe de bravi, les choisissant dans les plus audacieux, c'est-à-dire les plus criminels. Souvent, dégoûté de la vie qu'il menait, il avait tourné ses yeux vers le cloître. Mais cette idée n'eût peut-être jamais été réalisée sans une aventure terrible qui lui arriva.

Un jour qu'il passait dans une rue de la ville entre ses deux bravi

et accompagné d'un ancien commis de son père, nommé Cristoforo, qui l'avait vu naître, lui était tout dévoué et dont il avait fait son majordome, il vit venir de loin un personnage de qualité, provocateur de profession, qui le détestait ; en quoi Ludovico le payait de retour, bien qu'ils ne se fussent jamais parlé. Cet homme s'avança, entouré de ses quatre bravi, la tête haute, le mépris sur les lèvres. Il rasait le mur du côté droit. Lorsqu'il fut en face de Ludovico qui venait à sa rencontre, il lui dit :

—Prenez le bas du pavé.

Notez que Ludovico ayant le mur à sa droite avait, selon l'usage adopté, le droit de ne céder le pas à personne ; il répondit donc :

—La droite m'appartient.

Mais l'autre, prétendant que sa qualité de gentilhomme lui donnait le pas sur un bourgeois, répondit :

--Avec les gens comme vous, c'est à moi qu'elle appartient.

—Oui, si l'arrogance de vos pareils faisait loi pour moi !

Les bravi des deux escortes s'étaient arrêtés derrière leurs chefs ; les passants observaient à distance ce qui allait arriver, et, par leur présence, stimulaient l'amour-propre des deux jeunes hommes.

—Dans le milieu, vil artisan ! s'écria le gentilhomme, ou je t'enseignerai les égards que l'on doit à un noble !

—Vous mentez ! je ne suis pas un vil artisan !

—Tu mens en disant que j'ai menti ! et si tu étais chevalier comme moi, je te ferais voir, avec la cape et l'épée, que c'est toi qui mens.

—C'est bon prétexte pour vous dispenser de soutenir l'insolence de votre langage !

—Jetez-moi ce gueux dans la boue ! dit le gentilhomme en se tournant vers les siens.

—Voyons cela ! dit Ludovico en reculant d'un pas et mettant la main à son épée.

—Téméraire ! cria l'autre, je briserai mon épée lorsqu'elle aura été souillée par ton vil sang !

Ils se jetèrent l'un sur l'autre, suivis de leurs serviteurs. Le combat était inégal par le nombre et aussi parce que Ludovico voulait plutôt désarmer son adversaire et

parer ses coups que le tuer. Mais celui-ci voulait la mort de Ludovico, lequel venait d'être blessé par un des bravi ; le gentilhomme allait fondre sur lui, lorsque Cristoforo, voyant le péril de son maître, se précipita sur son adversaire, qui, alors, tournant sa fureur contre le malheureux Cristoforo, le transperça de part en part !

A cette vue, Ludovico furieux plongea son épée dans la poitrine du provocateur, qui tomba mort à côté du pauvre Cristoforo.

Les bravi de Ludovico et ceux du seigneur prirent la fuite pour n'être pas arrêtés, et Ludovico resta en présence des deux cadavres, entouré par une foule nombreuse.

—Comment cela est-il arrivé ?

—Il n'y en a qu'un !

—Il y en a deux !

—C'est le seigneur, *santa Maria* !
Quel massacre !

—Et cet autre malheureux ! Quel spectacle !

—Il perd tout son sang !

—Sauvez-vous !

Ces paroles exprimaient un désir général de voir Ludovico échapper à l'arrestation. L'église des capucins (lieu de refuge comme on sait) était tout près ; on y conduisit Ludovico en disant aux capucins :

—C'est un brave homme qui vient de tuer le coquin de provocateur orgueilleux... il y a été forcé pour se défendre.

C'était la première fois que Ludovico versait le sang, et, bien que les duels et même les meurtres fussent à cette époque des choses ordinaires, il éprouva une impression inexprimable !... La vue de cet homme tué pour lui et de cet homme tué par lui, celle de cet ennemi qui avait passé instantanément de la fureur au calme solennel de la mort, transforma l'âme du meurtrier. Entraîné dans le couvent, il fut pansé par un frère chirurgien (il y en avait toujours dans chaque couvent) et, porté dans un lit, il s'évanouit. Revenu à lui après un assez long temps, il se demandait ce qui lui était arrivé... où il était, quand le père qui était chargé d'assister les mourants s'approcha de son lit et lui dit :

—Consolez-vous, il a fait une bonne mort ; il m'a chargé de vous

demander pardon et de vous porter le sien.

Ces paroles réveillèrent les sentiments qui se pressaient dans l'esprit de Ludovico :

—Et l'autre ? demanda-t-il avec anxiété.

—L'autre expirait quand j'arrivais !

Pendant ce temps, les abords du couvent fourmillaient d'un peuple de curieux. Les sbires surveillaient, afin que personne ne sortit inaperçu du couvent. Un frère et un oncle du seigneur défunt étaient aussi là avec une troupe de bravi à faire le guet. Les regards de la foule, qu'ils ne pouvaient réprimer, leur disaient clairement :

—C'est bien fait.

Dès que Ludovico fut un peu remis, il pria qu'on fit venir la veuve de Cristoforo, et, après lui avoir demandé pardon du malheur dont il était la cause involontaire, il l'assura qu'il prendrait soin d'elle et de sa famille. Alors il envisagea sa propre situation et sentit se réveiller dans son âme, avec le remords du coup qu'il avait porté et de la perte d'un ami, la pensée qu'il avait déjà eue de se faire moine ; il semblait que Dieu l'eût amené sur la voie. Il demanda le supérieur et lui exprima son désir. Puis, par un acte devant notaire, il donna toute sa fortune à la veuve et aux enfants de Cristoforo.

La résolution de Ludovico tira d'un grand embarras les capucins ; car la famille du défunt étant puissante, leur aurait certainement suscité mille tracasseries, ayant juré de venger la mort de leur parent sur le meurtrier, et les bons pères, de leur côté, n'auraient pas abandonné le droit d'asile, qui était le plus sacré des privilèges du couvent. Or Ludovico, en prenant l'habit de moine, levait toute difficulté, s'avouant implicitement coupable ; il se retirait de la lutte, faisant en quelque sorte amende honorable. C'était un ennemi qui déposait les armes.

Le père gardien alla avec humilité chez le frère du défunt et parla du repentir de Ludovico et de sa détermination ; le frère se livra à des emportements exagérés, mais finit par exiger comme réparation de l'injure reçue que Ludovico

quittât la ville dès qu'il aurait pris l'habit de moine, ce qui lui fut accordé.

Tout le monde fut donc satisfait : la famille, qui s'en tirait avec honneur ; les capucins qui sauvaient un homme et leur privilège sans se faire d'ennemis ; le peuple, qui voyait hors d'affaire un homme qu'il admirait pour sa conversion. Et, plus que tous, Ludovico était heureux de commencer une vie d'expiations par laquelle seulement il pouvait calmer les remords qui le torturaient. L'idée que sa résolution serait peut-être attribuée à la peur lui fut des plus pénibles, mais il accepta cette humiliation en l'offrant à Dieu ! Il quitta donc le monde à trente ans, et devant prendre, selon l'usage un autre nom, il prit celui de Cristoforo, afin qu'il lui rappelât à chaque instant ce qu'il avait à expier.

La cérémonie de la prise d'habit ayant eu lieu, on lui signifiâ pour le lendemain son départ dans un couvent distant d'environ soixante milles, où il ferait son noviciat. Le novice demanda une grâce :

—Permettez, mon père, qu'avant de quitter cette ville où j'ai versé le sang d'un homme, où j'ai offensé cruellement une famille respectable, je répare autant qu'il est en moi le mal que j'ai commis, et marque mes regrets en demandant pardon au frère du seigneur défunt et que je tâche d'effacer de son cœur toute inimitié, s'il plaît à Dieu de bénir ma démarche !

Le père gardien transmit immédiatement au personnage la demande de Cristoforo. Le gentilhomme éprouva d'abord un étonnement mêlé de colère, puis il réfléchit et dit :

—Qu'il vienne demain.

Le gentilhomme songea que plus la satisfaction serait publique et solennelle, plus cela augmenterait son crédit dans le monde. En conséquence, il fit savoir à tous ses parents qu'ils eussent à se trouver le lendemain à midi chez lui pour y recevoir une réparation commune.

A midi, le palais fut rempli de la foule nombreuse des parents. Dans les antichambres, la cour et la rue se tenaient les valets, les pages, les bravi et les curieux. Frère Cristoforo fut un peu troublé

de cet appareil, mais il se remit promptement.

—Je l'ai tué publiquement, dit-il, en présence d'un grand nombre de ses ennemis : là fut le scandale, ici la réparation.

Et accompagné du père gardien, il entra les yeux baissés et se dirigea vers le maître de la maison qui, debout, l'attendait au milieu de la salle, la tête haute, et la main appuyée sur le pommeau de son épée.

Il y a quelquefois sur le visage d'un homme une sorte de manifestation de l'intérieur de son âme, de telle sorte que dans la foule qui le regarde il se produit pour juger cette âme un sentiment unique. Le visage du frère Cristoforo exprimait si bien qu'il ne s'était pas fait moine par une crainte humaine et qu'il subissait cette humiliation volontaire pour désarmer la colère de Dieu, que tous les esprits se sentirent attirés vers lui. Lorsqu'il fut près de l'offensé, il s'agenouilla et lui dit :

—Je suis le meurtrier de votre frère ; Dieu sait que je voudrais au prix de mon sang lui rendre la vie ! Mais ne pouvant vous offrir que d'inefficaces excuses, je vous supplie de les accepter pour l'amour de Dieu !

Lorsque frère Cristoforo cessa de parler, il s'éleva un murmure de compassion respectueuse... Le gentilhomme sentit sa colère s'apaiser... et, tout troublé, il se baissa vers le frère à genoux devant lui :

—Levez-vous, lui dit-il, d'une voix émue, levez-vous... l'offense, à la vérité... Mon frère était un chevalier... un peu prompt... vif... Je ne puis le nier... Mais la volonté de Dieu a tout conduit... Qu'il n'en soit plus parlé !... Mon père, ne restez pas ainsi.

Et, lui prenant le bras, il le releva.

Frère Cristoforo debout lui dit :

—Je puis donc espérer mon pardon ! Et si vous me l'accordez, de qui ne puis-je l'espérer ? Oh ! que j'entende ce mot de pardon de votre bouche !...

—Pardon, dit le gentilhomme, nous n'en avez pas besoin ; mais puis-que vous le voulez... oui, je vous pardonne du fond de mon cœur !... et tous..

—Tous ! tous ! s'écrièrent d'une voix unanime les assistants.

La figure du religieux resplendit d'une reconnaissance sous laquelle on devinait néanmoins un repentir plein d'humilité.

Le gentilhomme jeta les bras au cou de Cristoforo et lui donna le baiser de la paix.

Une explosion d'applaudissements retentit par toute la salle, chacun voulut serrer la main du religieux qui se disposa à se retirer

... Mon père, dit le gentilhomme, veuillez accepter quelques rafraîchissements, donnez-moi cette marque d'amitié.

—Ces choses-là, dit le religieux, ne sont plus faites pour moi ; mais Dieu me garde de refuser vos dons ! Je vais me mettre en voyage, daignez me faire donner un pain afin que je puisse dire que j'ai joui de votre charité, et que j'ai mangé le pain de votre pardon.

Le gentilhomme, ému, donna l'ordre qu'on apportât un pain et l'offrit au frère qui remercia, le mit dans sa besace, et prit congé du maître de la maison et de ses parents.

Dans l'antichambre et dans la rue, chacun voulait baiser sa robe, toucher ses mains et le porter en triomphe ; mais il se déroba à cette admiration.

Le frère du défunt et sa parenté, qui s'étaient attendus à la triste joie de l'orgueil, se trouvaient remplis de la joie du pardon et de la bienveillance. La compagnie s'entretint après le départ du moine de sujets sur lesquels, certes, personne n'était disposé à raisonner en venant là, et tel qui aurait, pour la cinquantième fois, raconté des histoires de gens corrigés par son père, parla des admirables vertus d'un frère Simonin, mort en odeur de sainteté.

La société partie, le maître de la maison, en se remémorant ce qui venait de se passer, se disait !

—Diable de moine ! diable de moine ! Je crois que s'il était resté quelques minutes de plus, je lui eusse demandé pardon moi-même de ce qu'il a tué mon frère.

Mais depuis ce moment on remarqua que ce seigneur fut moins vif et plus traitable.

Le frère Cristoforo cheminait avec une douce satisfaction qu'il

n'avait jamais éprouvée et s'absorbait dans la pensée des fatigues, des humiliations qu'il offrirait à Dieu pour racheter ses fautes. S'étant arrêté à l'heure de la réfection, il mangea du pain du pardon et en mit un morceau de côté pour le garder comme un souvenir éternel.

Notre dessein n'est point de suivre le frère Cristoforo dans sa vie claustrale ; nous dirons seulement qu'il remplit avec une ardente fidélité le ministère qui lui fut spécialement assigné, la prédication et l'assistance des mourants. Il ne laissait jamais échapper une occasion de concilier les différends et de protéger les opprimés. C'était une vieille habitude de sa vie mondaine, et il lui restait un peu de cet esprit guerrier que les macérations et son admirable humilité n'avaient pu éteindre.

Son langage ordinairement calme et humble, s'animait tout à coup quand il s'agissait de défendre la vérité, et son maintien comme sa physionomie révélait une lutte constante contre un naturel prompt et irascible, mais dominé par des aspirations supérieures.

N'importe quelle pauvre fille, dans la triste position de Lucia, lui eût demandé son aide, il fut accouru immédiatement ; mais il s'agissait de Lucia, et il y mit d'autant plus d'empressement qu'il admirait son innocence et ressentait une sainte indignation pour la honteuse persécution dont elle était l'objet. Puis il lui avait conseillé de tenir secrètes les poursuites de don Rodrigo et de rester tranquille ; il craignait maintenant que ce conseil eût produit de fâcheux résultats. A sa sollicitude habituelle se joignaient dans cette occasion les scrupules qui tourmentaient souvent les religieux.

Mais pendant le temps que nous avons mis à raconter ces événements, le père Cristoforo est arrivé, il a frappé à la porte, et les deux femmes, laissant là leur rouet, se sont levées ensemble en disant :

—Oh ! voilà le père Cristoforo ! Que Dieu soit béni !

CHAPITRE V.

A peine le père Cristoforo eut-il passé le seuil de la porte, qu'il

s'aperçut du premier coup d'œil que ses pressentiments étaient fondés, et, de ce ton d'interrogation qui va au devant d'une triste réponse, il dit avec un mouvement de tête en arrière :

—Eh bien ?

Lucia répondit par un torrent de larmes. La mère commença à s'excuser d'avoir osé... Mais le père coupa court aux excuses en disant à Lucia :

—Calmez-vous, ma fille et vous, Agnès, contez-moi la chose.

Et pendant qu'elle faisait la relation douloureuse, il changeait de couleur, levait les yeux au ciel... frappait du pied à terre... se couvrait le visage de ses mains !... L'histoire terminée, il s'écria :

—O Dieu bon, quand finira ?...

Et laissant sa phrase inachevée :

—Pauvres femmes ! Dieu vous a visitées !... Pauvre Lucia !

—Ne nous abandonnez pas, père, dit cette dernière en sanglotant.

—Vous abandonner ! répondit-il, et comment oserais-je demander quelque chose à Dieu pour moi-même si je vous abandonnais dans cet état, vous qu'il m'a confiées ? Non, ne perdez pas espoir. Dieu vous assistera !... Il voit tout... et peut se servir d'un homme indigne comme moi pour confondre un... Voyons, pensons à ce que nous pouvons faire !

Ce disant, il appuya son coude sur son genou, mit le front dans sa main et, de l'autre main, serrant sa barbe contre son menton, il resta pensif... Mais plus il réfléchissait, plus il reconnaissait combien la position était délicate et le cas pressant... Il ne trouvait que des remèdes incertains ou dangereux.

—Faire un peu honte à don Abbondio et lui faire sentir qu'il manque à son devoir ?... Mais don Abbondio est persuadé qu'il remplit un devoir de conscience afin d'éviter de grands malheurs à ces pauvres gens !... Informer le cardinal-archevêque et invoquer son autorité ?... Mais cela demande du temps... et en attendant ?... Et ensuite ?... Même quand la pauvre innocente serait mariée, cela ne mettrait pas un frein aux poursuites de cet homme... Et qui sait jusqu'où elles peuvent aller !... Oh ! si j'avais ici mes frères de Milan ! Mais cette affaire n'est pas ordi-

naire ! Ce Rodrigo se pose en protecteur des capucins ! Ses bravi ne viennent-ils pas souvent se réfugier dans notre couvent ?... On me traiterait de brouillon, de querelleur ! Et le pire, c'est qu'après une tentative infructueuse la position de la pauvre Lucia ne pourrait que s'aggraver !

Après avoir pesé le pour et le contre de la question, ce qui parut préférable au père Cristoforo fut de tenter une démarche chez don Rodrigo, pour essayer de le détourner de son infâme dessein par les prières en invoquant les terreurs de l'autre vie... même de celle-ci...

—Et, se dit le père, on pourra peut-être découvrir les intentions de ce scélérat, et alors se mettre en garde plus facilement.

Pendant ces réflexions du père, Renzo rentra.

—Elles vous ont dit, mon père ? ...demanda-t-il d'une voix émue.

—Que trop ! et c'est pour cela que me voici.

—Que dites-vous de ce coquin ?

—Que veux-tu que je dise ? il n'est pas là pour m'entendre ; à quoi serviraient mes paroles ? Je te dis à toi, mon cher fils, que tu aies confiance en Dieu et que Dieu ne t'abandonnera pas !

—Béniès soient vos paroles, mon père ! exclama Renzo, vous n'êtes pas de ceux qui donnent tort aux pauvres gens !... Mais le seigneur curé ?... et le seigneur docteur aux causes perdues ?

—Ne t'inquiète pas inutilement.

Je ne suis qu'un pauvre moine ; mais je te répète ce que je viens de dire à ces chères femmes : pour le peu que je suis, je ne vous abandonnerai pas !

—Oh ! vous n'êtes pas comme les amis du monde ! hâbleurs !... Si j'avais cru les protestations qu'ils me faisaient dans le bon temps ! Ils étaient prêts à donner leur sang pour moi... il m'auraient soutenu contre le diable ! Si j'avais eu un ennemi, il n'eût pas longtemps mangé du pain !... Et maintenant, ils se tiennent à l'écart !

Renzo leva les yeux vers le père et, voyant son visage tout rembruni, s'aperçut qu'il disait des sottises. Il voulut raccommo-der la chose...

—Je voulais dire... Je n'entends pas dire... ce que je voulais dire...

—Que voulais-tu dire ?... Eh quoi ! tu as donc commencé à gâter mon œuvre avant même qu'elle fût entreprise ?... Par bonheur tu as été détrompé à temps ! Quoi ! tu allais chercher des amis ! Quels amis ?... et tu cherchais à perdre celui-là seul qui peut tout !... Ne sais-tu pas que le faible ne gagne rien à montrer les dents ? Et quand même...

Ici il saisit fortement le bras de Renzo, sa figure prit un air de componction solennelle, ses yeux se baissèrent, sa voix devint lente et grave :

—Quand même, c'est un terrible gain !... Mon enfant, veux-tu te confier en moi ? Que dis-je, en moi, pauvre moine ! veux-tu te confier en Dieu ?...

—Oh ! oui, répondit Renzo, c'est lui le vrai seigneur !

—Promets-moi que tu n'affronteras ni ne provoqueras personne, et que tu te laisseras guider par moi.

—Je le promets !

Lucia respira fortement comme si on l'eût soulagée d'un grand poids. Agnès dit :

—Bien mon fils !

—Ecoutez, mes enfants, reprit le père Cristoforo, j'irai aujourd'hui parler à cet homme ; si Dieu touche son cœur et donne force à mes paroles... bien ; sinon, il faudra trouver quelque autre remède. Vous, en attendant, tenez-vous tranquilles. Evitez les bavardages, ne vous montrez pas ; ce soir ou demain au plus tard vous me reverrez.

Cela dit, il se déroba aux remerciements et partit.

Il s'achemina vers son couvent, où il arriva à temps pour aller chanter sexte au chœur, dina, et se mit en route vers la tanière de la bête sauvage qu'il allait chercher à apprivoiser.

Le château de don Rodrigo se dressait isolé comme une forteresse au sommet de l'un des coteaux qui bordent le lac de Côme et l'Adda, à la distance de trois ou quatre milles de Lecco et de quatre couvents. Au pied de ce coteau était le groupe de maisons habitées par les vasseaux de don Rodrigo. Il suffisait de jeter un regard dans ces maisons par les portes entr'ouvertes pour deviner les mœurs et les ha-

bitudes de ceux qui y demeuraient.

On voyait, accrochés au mur, des fusils, des tromblons, des pioches, des filets, de petites bouteilles à poudre, le tout mêlé confusément. On rencontrait des hommes vigoureux, au regard cauteleux, la tête ornées d'un long toupet renfermé en arrière dans un filet. Les vieillards édentés semblaient encore prêts pour un mauvais coup. Les femmes avaient un air effronté et provoquant ; les enfants même avaient un cachet d'audace et de méchanceté.

Le Père Cristoforo, après avoir traversé le village, arriva par un étroit sentier à rampes tournantes devant le château. La porte fermée signifiait que le maître était en compagnie et ne voulait pas être dérangé ; les fenêtres étroites qui donnaient à l'extérieur du château avaient leurs châssis en mauvais état garnis de gros barreaux de fer qui en assuraient la solidité. Il régnait un grand silence et l'on eût pu se croire devant une maison inhabitée sans la présence de deux bravi étendus sur des bancs à chaque côté de la porte, sur laquelle deux énormes vautours étaient cloués les ailes étalées et la tête tombante.

Le Père s'arrêta comme un homme qui se dispose à attendre, quand un des bravi se leva et lui dit :

—Père, père, vous pouvez avancer, ici l'on ne fait pas attendre les capucins ; nous sommes amis du couvent ; et, pour ma part, j'y suis allé dans un certain moment où l'air du dehors était mauvais pour moi, et mon affaire se serait mal passée si l'on m'eût tenu la porte close.

En disant cela il frappa deux coups de marteau. A ce bruit répondirent les hurlements des mâtins et des roquets, et un moment après un vieux domestique vint ouvrir en grognant... Mais voyant le Père, il lui fit un grand salut, apaisa les chiens, l'introduisit dans une cour et de là dans un salon en disant :

—Le Père Cristoforo de Pescarenico ?

—Précisément.

—Vous ici ?

—Comme vous voyez, brave homme !

—Sans doute pour faire le bien ! Le bien, murmura-t-il entre ses dents, se peut faire partout !

Et, dirigeant le Père Cristoforo, ils arrivèrent, après avoir traversé plusieurs pièces obscures, à la porte de la salle à manger.

On entendait un grand bruit de fourchettes, de couteaux, d'assiettes, de verres, de voix discordantes. Le Père eût voulu attendre que le dîner fût terminé ; mais un certain comte Attilio, cousin du maître de la maison, apercevant une tête rasée et un froc, s'écria :

—Hé ! hé ! ne vous sauvez pas, révérend Père... avancez ! avancez !

Don Rodrigo, bien qu'il ignorât le sujet de la visite du religieux, se serait volontiers dispensé de le recevoir ; mais après l'interpellation de son cousin il ne le pouvait plus ; il ajouta :

—Venez, Père, venez.

Le Père s'avança en s'inclinant humblement devant le maître de la maison et ses convives. Fort de sa conscience, du sentiment de la justice de la cause qu'il venait plaider et de l'horreur mêlée de pitié qu'il ressentait pour don Rodrigo, le moine éprouva néanmoins une sorte de timidité devant cet homme entouré de ses amis et de ses serviteurs et qui paraissait prêt à arrêter dans la bouche de qui que ce fût la prière ou la plus légère remontrance. Le comte Attilio, son cousin et compagnon de débauches, était à sa droite ; à gauche le seigneur podestat, dont c'eût été le devoir de faire rendre justice à Renzo, se tenait près du maître de la maison avec un respect mêlé de suffisance ; en face de lui notre docteur Azzecca Garbuli en manteau noir, le nez plus rouge que jamais, exprimant dans toute sa personne la plus servile et la plus basse flatterie. Deux ou trois convives complétaient la société.

—Un siège au Père ! dit don Rodrigo.

Le Père s'assit en s'excusant d'être venu à une heure inopportune.

—Je voulais, dit-il à voix basse à l'oreille de Rodrigo, vous parler d'une affaire importante.

—Bien ! bien ! nous en parlerons... Mais, en attendant, dit-il, apportez à boire au Père !...

Le Père voulut s'excuser... Mais

don Rodrigo, élevant la voix, s'écria :

—Non ! *per Baccho* ! vous ne me ferez pas cette injure ! il ne sera pas dit qu'un capucin sera venu chez moi sans avoir goûté sans vin, ni un créancier insolent sans avoir essayé du bois de mes forêts !

Ces paroles excitèrent un rire universel. Un serviteur apporta un flacon de vin et un verre au Père Cristoforo qui, ne voulant pas mécontenter son hôte, accepta et se mit à boire lentement.

La discussion qui s'agitait avant l'entrée du religieux entre les convives se réveilla ; chacun se remit à crier de plus belle.

Don Rodrigo, craignant qu'une dispute ne s'ensuivit, interrompit les parleurs :

—Si vous le trouvez bon, seigneurs, nous allons soumettre la question au Père Cristoforo, et nous nous en tiendrons à son jugement.

—Bien ! très-bien ! dit le comte Attilio, auquel il parut drôle de faire décider une question de chevalerie par un capucin, tandis que le podestat, plus échauffé dans la discussion, s'écriait :

—C'est de l'enfantillage !

—Mais d'après le peu que j'ai entendu, dit le Père, ce ne sont pas choses en quoi je me connaisse.

—Excuse ordinaire de la modestie des Pères, dit don Rodrigo ; mais vous ne m'échapperez pas. Eh ! nous savons bien que vous n'êtes pas venu au monde avec le capuce en tête, et le monde vous a connu... Donc voici la question.

—Le fait est celui-ci, commença à crier le comte Attilio.

—Laissez-moi dire, cousin, je suis neutre, reprit don Rodrigo, voilà l'histoire : Un chevalier espagnol envoie un défi à un chevalier milanais ; le porteur, ne trouvant pas chez lui le chevalier provoqué, donne le cartel au frère de ce chevalier. Ce frère le lit et riposte par une bâtonnade sur le dos du porteur... Il...

—Bien appliqué ! s'écria le comte Attilio. C'était une vraie inspiration.....

—Du démon ! repartit le podestat : battre un ambassadeur, personne sacrée ! Le père va dire si c'est une action de chevalier ?

—Oui, seigneurs, de chevalier, cria le comte. Je puis le dire, moi,

qui sais ça, qui convient à un chevalier !... Oh ! si c'eût été des coups de poing, autre chose ! Mais le bâton ne salit pas les mains. Ce que je ne puis concevoir, c'est que vous preniez tant d'intérêt aux épaules d'un manant !

—Qui parle d'épaules, seigneur comte ? Vous me faites dire des sottises qui ne m'ont jamais passé par la tête ! J'ai parlé du caractère et non des épaules ! Je parle du droit des gens ! Dites-moi de grâce si les féciaux que les anciens Romains envoyaient porter le défi aux autres peuples ont jamais été bâtonnés ? Trouvez-moi un écrivain qui rapporte cela ?

—Qu'ont de commun avec nous les anciens Romains, gens qui ne connaissaient pas ces sortes de choses ? Mais, selon les lois de la chevalerie moderne, qui est la vraie, je dis, je soutiens qu'un messager qui ose mettre un défi dans les mains d'un chevalier sans permission préalable du chevalier est un insolent bâtonnable, très-bâtonnable.

—Bah ! bah ! bah !

—Mais écoutez ! écoutez ! frapper un homme désarmé est un acte déloyal. *Atqui* le messager de quo était sans arme ; *ergo*...

—Doucement, seigneur podestat, doucement, dit le comte Attilio. Que venez-vous conter là ? C'est un acte déloyal de frapper un homme par derrière ou de lui tirer un coup de fusil... Cependant il y a de certains cas... Mais restons dans la question. J'admets que généralement c'est un acte déloyal. Mais appliquer des coups de bâton à un drôle ?... Ne faudrait-il pas le prévenir comme on ferait à un gentilhomme ? Et vous, très-honoré docteur, au lieu de me sourire avec approbation, que ne me soutenez-vous de votre bonne voix pour m'aider à persuader le seigneur podestat ?

—Moi, répondit le docteur, un peu confus, je jouis de cette docte dispute et je suis heureux de l'incident qui a donné l'occasion de cette guerre d'esprit si gracieuse... Mais il ne m'appartient pas de juger, puisque son illustrissime seigneurie a délégué le Père pour juge.

—C'est vrai, dit Rodrigo, mais

le juge ne peut parler tant que les plaideurs ne se tairont pas.

—Je suis muet, dit le comte Attilio.

Le podestat serra les lèvres et leva la main en signe de résignation.

—Ah ! béni soit le ciel ! A vous, Père, dit don Rodrigo avec un sérieux moqueur.

—Je me suis excusé déjà, répondit le père Cristoforo en remettant son verre au serviteur.

—Mauvaises excuses, crièrent les deux cousins, nous voulons la sentence !

—En ce cas, répondit le Père, mon avis serait qu'il n'y eût ni défi, ni messager, ni bâtonnade.

Les convives se regardèrent surpris.

—Ah ! c'est fort, dit le comte Attilio, pardon, Père ; mais c'est fort ! Vous ne connaissez pas le monde !

—Lui ! dit don Rodrigo, il le connaît aussi bien que vous, cousin ; n'est-il pas vrai, Père ? Dites, dites si vous n'y avez pas fait vos caravanes ?

Le père Cristoforo se dit, au lieu de répondre...

—Ceci est à ton adresse, mais n'oublie pas que tu n'es pas ici pour toi.

—Cela est peut-être vrai ; mais le Père... comment se nomme le Père ?...

—Le père Cristoforo, répondirent plusieurs voix.

—Eh bien ! père Cristoforo, avec vos maximes vous mettriez le monde sans dessus dessous... Sans défi ni coups de bâton plus de point d'honneur ! impunité pour les gredins.

—A vous, docteur, dit don Rodrigo, à vous qui êtes l'homme par excellence pour donner raison à tout le monde... Comment ferez-vous pour donner ici raison au Père ?

—En vérité, répondit le docteur en tenant sa fourchette en l'air, je ne comprends pas comment le père Cristoforo, en qui l'on trouve le parfait religieux et l'homme du monde, n'a pas compris que sa décision, très-bonne en chaire, ne saurait convenir dans une controverse en matière de chevalerie. Toute chose est bonne à sa place. Le père a voulu se tirer de l'em-

barras de rendre une sentence par une fine plaisanterie.

Que pouvait-on répondre à cela ? Rien. C'est ce que fit notre père Cristoforo.

—A propos, dit Rodrigo, j'ai entendu dire qu'il court à Milan des bruits d'acomodement.

Le lecteur sait, sans doute, que cette année on combattait pour la succession du duché de Mantoue. A la mort de Vincent Gonzague, qui n'avait pas laissé d'héritiers directs, le duc de Nevers, son proche parent, était entré en possession. Louis XIII, ou pour mieux dire le cardinal de Richelieu, soutenait le prince, qui était naturalisé Français.

Le comte d'Olivarès, communément appelé le comte-duc, ministre tout-puissant de Philippe IV, avait déclaré la guerre au duc de Nevers. Comme le duché de Mantoue était un fief de l'Empire, les deux partis agissant auprès de l'empereur Ferdinand II, les premiers pour qu'il accordât l'investiture au nouveau duc, et les seconds pour qu'il aidât à le chasser de cet Etat.

—Je ne suis pas éloigné, dit le comte Attilio, de penser que les choses puissent s'arranger, j'ai des indices.

—Ne le croyez pas, seigneur comte, interrompit le podestat, ne le croyez pas. Je suis à même de savoir ce qui se passe par le seigneur commandant espagnol du château, qui a pour moi quelque bienveillance, et qui, étant fils d'un familier du comte duc, est informé.

—Je vous dis que je suis à même de parler à Milan à bien d'autres personnages, et je sais de bon lieu que le pape, qui s'intéresse à la paix, a fait des propositions...

—Cela doit être, répondit le podestat, la chose est dans les règles. Sa Sainteté fait son devoir ! Un pape doit toujours chercher à mettre la paix entre les princes chrétiens. Mais le comte-duc a sa politique, et...

—Et, et, et, dit le comte Attilio, savez-vous, cher seigneur, la pensée de l'empereur ? Croyez-vous qu'il n'y ait que Mantoue au monde ? Savez-vous jusqu'à quel point l'empereur peut se fier à son prince de Valdastano ou de Vallistai, selon qu'on l'appelle ?

—Son véritable nom en langue

allemande est Vagrenstein, interrompit le podestat. comme je l'ai entendu nommer mille fois par le seigneur commandant espagnol...

— Voulez-vous m'apprendre... reprit le comte Attilio.

Mais don Rodrigo lui fit signe de l'œil de se taire par amitié pour lui, et le seigneur podestat, comme un navire remis à flot après avoir touché, poursuivit le cours de son éloquence politique... Dieu sait où il se fût arrêté si don Rodrigo, ordonnant au serviteur d'apporter certain façon, ne se fût écrié :

— Seigneur podestat, une santé au comte-duc, et vous me direz si le vin est digne du personnage.

Le podestat fit une inclination qui témoignait de sa reconnaissance; car il regardait l'honneur fait au comte-duc comme fait à lui-même.

— Vive mille ans don Gasparo Gusman, comte d'Olivarès, duc de San-Lucar, grand *privato* du roi don Philippe le Grand, notre seigneur ! s'écria-t-il en élevant la voix. (*Privato* était le terme qui désignait le favori du prince.)

— Qu'il vive mille ans ! répétèrent les convives.

— Servez le Père ! dit don Rodrigo.

— Mille pardons ! répondit le Père ; mais je ne puis...

— Comment ! même pour un toast au comte-duc ? Voulez-vous nous faire croire que vous tenez pour les Navarrins ?

(C'était le nom que l'on donnait aux Français à cause des princes de Navarre qui avaient commencé à régner en France dans la personne de Henri IV.)

A de telles instances, il fallut répondre.

Les convives éclatèrent en éloges enthousiastes du vin, à l'exception du docteur qui, la tête en l'air, les yeux fixes, les lèvres serrées, exprimait par sa physionomie plus que les paroles n'eussent pu faire.

— Hein ! que dites-vous docteur ?

— Je dis et je déclare, seigneur don Rodrigo, répondit le docteur, en tirant ses paroles d'un nez aussi vermeil que le vin contenu dans son verre et en appuyant sur chaque syllabe, que le vin est l'olivariès des vins, *censui, in cam et ivi sententiam* ; qu'on ne trouverait pas pareille liqueur dans les vingt-deux

royaumes du roi notre seigneur, que Dieu veuille garder ! Je dis que les diners de l'illustrissime seigneur don Rodrigo sont supérieurs aux soupers d'Héliogabale et que le disette est bannie et exilée à jamais de ce palais où siège et règne la splendeur !

— Bien dit ! bien défini ! s'écrièrent à l'unanimité les convives.

Mais à ce mot de disette, les esprits se tournèrent vers ce triste sujet... Tous parlaient à la fois...

— Il n'y a pas de disette, disaient les uns.

— Ce sont les accapareurs ! disaient les autres.

— Et les boulangers cachent les grains... il faut les pendre !

— C'est cela, sans miséricorde.

— De bons procès ! criait le podestat.

— Des procès ! criait plus fort le comte Attilio, justice sommaire ! En prendre trois ou quatre, cinq ou six de ceux que la voix publique désigne comme les plus riches et les plus chiens les pendre !

— Des exemples ! des exemples ! sans exemples on ne fait rien !

— Les pendre ! les pendre ! et le blé surgira de partout.

Le fameux vin allait son train, l'éloge du maître ne tarissait pas ; mais les mots que l'on entendait le mieux dans ce vacarme étourdissant étaient "ambrosie" et "les pendre."

Don Rodrigo, le seul qui ne dit rien, jetait les yeux de temps en temps sur le père Cristoforo : en le voyant immobile attendant sans impatience, il l'eût de grand cœur renvoyé, redoutant malgré lui l'entrevue demandée. Mais congédier un moine n'était pas selon les règles de sa politique. Ne pouvant donc éviter cet ennui, il se leva de table, et, après s'être excusé près de sa bruyante compagnie, il s'approcha du père Cristoforo et lui dit d'un ton poli, mais glacial :

— Je suis à vos ordres, mon Père.

Et il le fit entrer dans un salon avec lui.

(A continuer.)

— 000 —

PENSÉE.

Ce qui fait la perfection de la vie, c'est moins l'éclat de la vertu que sa continuité.

MGT LANDRIOT.

Comment que j'suis mon propre Grand-Père.

CHANSON,

I

Le jour où j'épousai ma femme
Elle avait de son premier lit,
Une fille à l'œil plein de flamme
De laquelle mon père s'éprit.
Mon père était veuf mais très tendre :
Avec ma fille il se maria :
C' qui fait qu' mon père devint mon gendre
Et que j' fus l' beau-père de papa.

REFRAIN,

Je n' sais pas si je me fais comprendre :
C'est très simple, mais cependant
J' vous prévient qu' vous pouvez m' reprendre
Si ça vous semble embarrassant.

II

Ma bell' fill' devint donc ma mère,
(Ma belle-mère, cela s'entend.)
Or moi-même je d'vins bientôt père :
C'est ici que ça a' oora' légèrement,
De ma fill' mon fils fut le frère,
Mais là ne s'arrête pas tout :
Car étant l' beau frère de mon père,
Il devient mon oncle du même coup.
Je ne sais pas, etc.

III

La jeune femme de mon père,
Mon ancienn' fill' par conséquent,
Plus tard devint à son tour mère
D'un gros garçon très-bien portant.
Le garçon fut, la chose est claire,
Mon petit-fils : mais avec ça
Il devint également mon frère,
Puisqu'il était l' fils de papa.
Je n' sais pas, etc.

IV

Suivant la ligno de famille
Et les usages établis,
Il est clair que l' fils de la fille
De ma femme devint l' petit-fils,
Or, comm' il s' trouvait être mon frère,
Alors, il arriva, ma foi,
Que ma femme devint ma grand'mère
Quoiqu'ayant quatorz' ans d' moins qu' moi.
Je ne sais pas, etc.

V

Donc, par ce bizarre amalgame,
Un jour il se trouva qu' ainsi
Je fus l' petit-fils de ma femme
Dont j'étais également l' mari.
Voilà comment, chos' singulière,
Par les suites d'un premier lit,
Je devins mon propre grand-père.
Et je l' suis encore aujourd'hui.
Je ne sais pas, etc.

PENSÉE.

Le dévouement est, dans la vie humaine, le pôle opposé à l'égoïsme. L'égoïste est l'homme qui se donne à soi, le dévoué est l'homme qui se donne aux autres.

L. VEUILLOT.

Corbeille poétique.

ESSAIS VARIÉS.

Nos lecteurs se rappellent cette belle pièce de poésie intitulée : *Qu'est-ce que l'amour ?* et publiée l'an dernier par l'*Album des Familles*. Le jeune poète, qui nous fit ce cadeau, vient de nous remettre une vingtaine d'autres pièces qu'elle a composées et qui sont tout à fait inédites. L'*Album des Familles* en publiera quelques-unes tous les mois, et nos lecteurs verront si nous n'avons pas été bons juges en leur offrant ce travail, qui nous a paru bien digne du premier essai.

[Pour l'*Album des Familles*.]

FLEUR DE LYS.

I

Il est une fleur blanche et pure
Simple et fière dans sa parure
Dont le doux langage murmure
Rappelle-toi !
Je l'aime avec reconnaissance,
Car elle parle d'espérance
D'amour, de paix, de confiance,
De vioille foi !

II

Elle a vu du sang, des ruines
Flétrir l'or de ses étamines.
Elle a, sous les foudres divines,
Courbé le front.
Mais au cours de sa longue vie,
Jamais la haine de l'impie
N'a pu ternir ma blanche amie,
Lui faire affront.

III

Sa tige treble mais vaillante
Plié au souffle de la tourmente.
S'incline parfois languissante
Mais ne rompt pas,
Toujours debout, ma fleur aimée.
Plus riante et plus parfumée,
Abrutant sous l'humble ramée
Ses frais appar.

IV

Vienne le jour de la victoire,
Qu'un seul rayon d'antique gloire
Efface de notre mémoire
Les jours mauvais.
Oh ! c'est alors que triomphante,
De sa corolle éblouissante,
Ornant la bannière éclatante
Des vrais Français.

V

Elle s'élèvera joyeuse,
Pour redire à la France heureuse
Ces mots de l'attente pieuse :
Rappelle-toi !
Qui rappelle-toi ta folie.....
Ou plutôt non ! Espère, oublie,
En poussant ce cri qui rallie :
Vive le roi !

THÉRÈSE LANDE.

Nice, janvier 1852.

— 000 —

[Pour l'*Album des Familles*.]

A UNE ÉTOILE.

I

Charmante étoile
Que j'aime à voir,
Reviens sans voile
Briller le soir.
Vive étincelle
Du beau ciel bleu,
Quand tout sommeille,
Parle de Dieu !

II

Sous la charmille
Tout semble mort.
Heureux, tranquille,
L'oiseau s'endort,
Luis sur ma tête,
Astre de feu,
A l'âme inquiète,
Parle de Dieu !

III

Des hautes sphères
Du firmament,
Dis à mes frères
Qu'un tout Paissant
Sur nous tous veille,
Comble mon vœu
Quand tout sommeille,
Parle de Dieu.

T. L.

— 000 —

[Pour l'*Album des Familles*.]

A UNE ROSE.

Que vas-tu devenir ? En te voyant si belle,
Mon cœur a tressailli, doux et charmante fleur.
Quelle main brisera cette tige si frêle !
Quel œil verra pâlir ta brillante couleur ?

Iras-tu te mêler à des fots de dentelle
Et porter dans un bal ton éclat séducteur ?
Parer le blond cercueil d'une humble jeune fille !
S'effeuiller sous les doigts d'un poète enchanteur ?

Je te voudrais un sort plus beau, digne d'envie.
Ta royale beauté mérite, noble amie,
De jouir sans retard d'un plus heureux destin ;

Je voudrais que ce soir, une vierge pieuse,
Te cueillit pour aller te poser radieuse
Sur l'autel où Jésus descend chaque matin !

T. L.

— 0 —

[Pour l'*Album des Familles*.]

PRISE DE VOILE.

Tout est fini..... bientôt de l'austère séjour,
L'ne enfant va franchir l'enceinte consacrée.....
Jeune, belle, elle vient, noblement inspirée,
Sacrifier jeunesse et beauté sans retour.

L'orgue jette aux échos de la voûte sacrée
L'n chant doux et voilé, long murmure d'amour,
Qui la fait tressaillir et pleurer tour à tour
Sous le blanc vêtement dont elle s'est parée.

La vierge a revêtu pour ce jour solennel
Les atours qu'on étale au pied du saint autel,
A l'instant radieux où s'unissent deux vies.

Car le divin motif de ces splendeurs bénies,
Encens, prières, fleurs, suaves harmonies,
C'est l'anion de son âme à l'époux immortel.

T. L.

— 000 —

[Pour l'*Album des Familles*.]

LES MIJAURÉES.

ÉPIGRAMME.

Mademoiselle Coqueluche,
Couverte d'or et de velours,
Et d'un fier chapeau de peluche.
Raconte ses nobles amours
A Mademoiselle Clorose
Qui, distraite, effeuille une rose :

— Il m'aime, ce joli garçon,
L'autre jour il m'a saluée ;
Sa douce voix m'a remuée ;
Je lui chanterai ma chanson :

Belanie que j'implore
En secret dans mon cœur,
Ange consolateur,
Je t'adore !.....

Au bal il m'a pressé la main.....
Bien sûr, je le verrai demain.....
Mettez-vous donc à la fenêtre,
Bientôt il va passer peut-être.....

— Il est joli, je le crois bien,
Reprend Clorose un peu timide,
Mais j'aime encore mieux le mien,
Et Mademoiselle Insipide
Peut vous donner son sentiment :
J'en appelle à son jugement.....

— Ce n'est point de tout mon affaire ;
Qu'il soit blond, rouge, brun ou noir,
Je ne veux même le savoir :
J'ai le mien et je lui dois plaire.....
Je vous assure qu'il est beau.
N'est-il pas vrai, chère Isabeau ?

Vraiment plus d'une est envieuse !
Que sa démarche est gracieuse !
Que son sourire est engageant !
Et quel front large, intelligent !
Que de charme en sa voix touchante !
Que de rayons en ses doux yeux !
J'aime à l'entendre quand il chante,
En jetant les regards aux cieux :

Ecoute ma prière,
Fais cesser mon tourment :
A toi mon âme entière,
Je t'en fais le serment.....

Car il adore la musique.
Voyez-vous, surtout la classique,
Souvent je joue, au piano,
Une sonate de Fina.
A la plaintive mélodie,
Et que pour lui seul j'étudie.....
Ecoutez, c'est très-beau, cela.....
Ti-ti-ti-tra-la-la-la !.....
Il en est fou ! Rien qu'à l'entendre—
Muscadin a le cœur si tendre—
Qu' alors je vois couler ses pleurs.....

— Et Finfin raffole des fleurs,
Reprend la brunette Toupie,
Qui sait jaser comme une pie,

Et je porte dans mes cheveux
Celles qu'hier il m'a données ;
Je les garde, même fanées,
Pour témoigner de ses aveux.....
Une pensée, une violette,
Cela ne parle pas si mal.....
Quoique je change de toilette,
Il les verra ce soir au bal.....
Ah ! la fête sera brillante,
Et la musique pétillante.....
Ne manquez pas au rendez-vous !.....
Ce soir, je porte mes bijoux,
Mes bracelets d'or..... quelle joie !.....
Mon collier, ma robe de soie !.....

—Pour moi, dit Jeanne, sans façon,
J'aime Baptiste..... un bon garçon,
Et s'il n'a pas un teint d'albâtre,
Et s'il fuit la danse folâtre,
Du moins, il n'est pas un flâneur
Il est pauvre, mais très-honnête,
Fort, courageux et..... pas bête !
Cela suffit à mon bonheur.
Oui, c'est Baptiste que j'épouse :
De vous je ne suis pas jalouse.....
Il ne porte pas de gants blancs,
Mais il possède des talents..... [ses ?
Quoi donc ! sommes-nous des duchesses ?
Mais alors, où sont nos richesses ?.....
Au lieu de tresser des bouquets
A tous vos galants freluquets,
Vous feriez mieux, mes pauvres sottes,
D'aller rapiécer les culottes,
Les surtout de vos petits frères,
D'aider vos courageuses mères
Aux durs travaux de la maison !... ..
Dites-moi, n'ai-je pas raison ?.....

LÉON LORRAIN.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles.]

MONSIEUR FARAUD.

ÉPIGRAMME.

Monsieur Faraud, certe, est bel hom-
Frisé, ganté, brossé, poudré, [me,—
Droit comme un I, reluisant comme
Un sou tout neuf, teint empourpré,
Cheveux bouclés, lèvres de roses,
Moustache à la Napoléon,
Regards de feux, airs grandioses,
Il croit sa place au Panthéon !

Avec sa gracieuse moue
Auprès des dames devisant,
Il pose en esprit séduisant.

Mais vainement tu fais la roue,
Crois-le bien, ô pauvre Faraud !
L'on rit de toi, l'on dit tout haut
Qu'une tête, même très-belle,
N'est rien sans un peu de cervelle !

LÉON LORRAIN.

— 000 —

Bulletin religieux.

[Pour l'Album des Familles.]

LE BON LARRON.*Hodie mecum eris in paradiso.*

Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.

(St. Luc, Ch. XXIII, v. 43).

L'Évangile nous dit peu de chose du bon Larron, car il ne nous parle que de sa mort sur une croix à côté du divin Rédempteur crucifié entre deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche ; le premier priant, disait à Jésus : " Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé dans votre royaume." Et Jésus lui dit : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis* ; mais la tradition, et une tradition constante et des mieux autorisées, nous fournit des détails intéressants sur les principaux traits de la vie de cet insigne brigand, converti soudainement et sauvé par le plus grand des miracles que la puissance divine ait jamais opérés.

Il naquit environ vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, dans une caverne de voleurs, dans le désert de l'Égypte. On le nomma Dimas. Son père, dont la tradition ne nous a pas transmis le nom, était chef d'une bande de brigands, un héros du crime, car l'on sait que pour devenir chef de bande, les qualités nécessaires sont l'habileté dans la science du crime, l'audace et la force, qui ne reculent jamais ni devant l'escalade, ni devant l'effraction ; la cupidité et la cruauté qui se font un jeu du meurtre, du pillage et de l'incendie.

Tel était le père de Dimas qui fut en tout point digne du père et vérifia religieusement le proverbe : tel père, tel fils. Il semblerait qu'il renchérît encore sur les crimes du père, car il devint fraticide ; son éducation se fit au milieu des voleurs et par des voleurs.

Il vécut et vieillit dans les plus grands crimes. Lui-même, dit-on, en fit l'aveu quand il se vit sous le glaive de la justice, et saint Léon et saint Jean Chrysostôme nous disent que ces crimes étaient des arrestations à main armée sur les routes, des effractions, des meurtres, tout ce que la scélératesse peut inspirer contre la vie et la fortune d'autrui. Comme le séjour dans la tombe, ajoute St Chrysostôme, fait tomber le corps en pourriture, ainsi la longue habitude du crime avait corrompu toutes les facultés de son âme. D'ailleurs, il était païen et n'avait aucune notion de la divinité ni de l'immortalité de l'âme. Toute sa vie donc fut un tissu de brigandages, de rapines et de déprédations, et pourtant un seul instant de repentir, non seulement le tira du "gouffre d'iniquités, mais encore le rendit digne d'entrer le premier dans le ciel, à la suite du Rédempteur lui-même, lui disant : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis*. Par quel merveilleux effet de la sagesse divine un tel prodige d'amour a-t-il pu s'opérer ?

Écoutons ce que nous disent à ce sujet d'abord l'Évangile et ensuite la Tradition.

Le roi Hérode, voulant faire mourir l'Enfant-Dieu, avait ordonné la mort de tous les enfants qui étaient dans Bethléem, et dans ses environs, depuis l'âge de deux ans et audessous, et le massacre des innocents approchait. Parmi tant de victimes, Hérode n'en cherchait qu'une seule, et Dieu sauva cette seule victime. Le royal assassin ne retira de son acte barbare que le mépris de ses contemporains et l'horreur de la postérité. Averti par un ange, Joseph prend l'enfant et sa mère, quitte sa demeure pendant le silence de la nuit et se dirige en toute hâte vers l'Égypte.

Ecce angelus Domini apparuit in somno Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Egyptum..... Qui consurgens accepit puerum et matrem ejus nocte et recessit in Egyptum (1) L'ordre du départ était pressant comme un cri d'alarme au milieu de la nuit. Entre les deux routes qui s'offraient à elle, la sainte

(1) St Mathieu, ch II, v. 13 et 14.

Famille étant pauvre et n'ayant le temps de faire aucun préparatif, entre la voie de mer et celle de terre, elle choisit cette dernière qui, quoique n'étant pas sans danger, puisqu'entre les frontières méridionales de la Judée et la terre d'Égypte, s'étendait un désert de quarante lieues, qu'il fallait nécessairement traverser et qui était infesté de brigands, était pour ainsi dire la seule qu'elle pouvait suivre, car les ressources lui manquaient pour faire le voyage par la voie de mer, et aussi la tradition nous représente la sainte Famille, fuyant par terre vers l'Égypte, St Joseph ayant une main appuyée sur un bâton et de l'autre conduisant la modeste monture sur laquelle la Ste Vierge est assise, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

Les illustres voyageurs n'échappèrent point au danger commun. Arrivés à l'entrée du désert ils apprirent qu'il était infesté de voleurs et comme ils se préparaient à le traverser pendant la nuit, voici que tout à coup ils aperçurent deux voleurs qui étaient endormis; et près d'eux, ajoute la tradition, ils virent un grand nombre d'autres voleurs qui étaient les camarades de ces gens et qui étaient aussi plongés dans le sommeil. Ces deux voleurs se nommaient Dimas et Gestas, ceux-là même qui, environ trente ans plus tard, furent crucifiés l'un à la droite et l'autre à la gauche de Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Dimas dit à son confrère: "Je te prie de laisser ces voyageurs aller en paix, de peur que nos compagnons ne les aperçoivent," mais Gestas s'y refusait et Marie voyant le premier si bien disposé à lui rendre service, lui dit: "Que Dieu te soutienne de sa main droite et qu'il t'accorde la rémission de tous tes péchés." Et alors le Sauveur-enfant dit à sa mère: "Dans trente ans, ô ma mère, les Juifs me crucifieront et ces deux voleurs seront mis en croix à mes côtés, Dimas à ma droite et Gestas à ma gauche, et ce jour-là Dimas sera avec moi dans le paradis." Alors voyant la majesté qui brillait sur le visage de cet enfant, Dimas en fut tellement frappé qu'il ne douta point qu'il ne fut plus qu'un homme et épris de tendresse, il

l'embrassa, "O bienheureux enfant, s'écrie-t-il, si jamais l'occasion se représente d'avoir pitié de moi, souvenez-vous de moi et n'oubliez pas la rencontre d'aujourd'hui." Puis le jeune voleur compléta sa bonne œuvre, car, ravi de la beauté de l'enfant et de la douceur de la mère, non seulement il empêcha de dévaliser les augustes voyageurs, mais il les conduisit lui-même dans son gîte, pour y passer la nuit, leur fournit ce qui était nécessaire et le lendemain leur donna une escorte pour les accompagner.

Bien des années se passèrent ensuite sans que ni l'un ni l'autre ait eu l'occasion de se voir, et Dimas avait sans doute bien souvent oublié la rencontre du désert, en poursuivant sa carrière de brigandages, lorsque l'heure du repentir et du pardon sonna pour lui, au moment suprême de la mort.

Cependant le jour de la rétribution était enfin arrivé, les deux larrons du désert d'Égypte furent arrêtés, conduits à Jéricho, y subirent un procès et furent condamnés à être crucifiés, puis transportés à Jérusalem pour être exécutés aux fêtes de Pâques, afin de donner le plus grand retentissement à leur supplice et de rassurer les populations, témoins oculaires de la mort de ceux qui les avaient si longtemps effrayés.

Les deux voleurs furent chargés de chaînes et jetés dans un cachot souterrain, noir, humide, fermé par des portes de fer, où les détenus, les pieds dans les ceps et le cou fixé au mur par un anneau éprouvèrent des tortures aussi cruelles que la mort.

Enfin le jour de l'exécution était arrivé; c'était le vendredi, vingt-cinq mars, de la trente-quatrième année de l'ère chrétienne et la dix-huitième du règne de Tibère, entre la cinquième et la sixième heure du jour, temps assigné au crucifiement de Notre Seigneur et par conséquent de Dimas et de son complice. Ils furent tous trois dépouillés de leurs vêtements et flagellés, puis conduits, chacun portant sa croix, du Prétoire au lieu de l'exécution, sur le sommet du Calvaire, où devait se consommer le sacrifice.

Mais Dimas n'était pas encore converti, il mêlait encore ses blas-

phèmes à ceux du mauvais larron et de la foule qui se pressait à ce spectacle inouï.

"Cependant, dit Mgr Gaume, les condamnés étaient élevés en croix, et la foule des savants et des riches, plus encore que des ignorants et des pauvres, pouvait se repaître du spectacle de leurs angoisses. Jusque-là, Notre Seigneur n'avait opposé aux railleries et aux blasphèmes, qu'un sublime silence. Bientôt, craignant en quelque sorte que la foudre n'écrasât les coupables, il lève les yeux au ciel, et, de ses lèvres mourantes laisse échapper ces miséricordieuses paroles: *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

"Comme tous les spectateurs, Dimas les a entendues. À l'instant il cesse de blasphémer. Il ne s'en tient pas là; se tournant vers son compagnon, il l'engage à se taire. "Toi non plus, lui dit-il, tu ne crains pas Dieu, toi qui est condamné, comme moi, au même supplice que celui-ci. Et pour nous, c'est avec justice, puisque nous recevons le salaire de nos crimes, mais celui-ci n'a fait aucun mal." C'est alors que s'étant retourné vers le Sauveur, il reconnut en lui le majestueux enfant qu'il avait vu, dans sa jeunesse, au milieu du désert, et il lui fit aussitôt cette prière:

"Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume." Et Jésus lui dit: "En vérité, je vous le dis, aujourd'hui, vous serez avec moi dans le Paradis."

Quel miracle étonnant! Qui a instruit ce voleur? Qui lui a donné la foi? "Ne vous étonnez point, répond Dimas, je continue mon métier de voleur, et Jésus son office de Rédempteur. J'ai vu, à mes côtés, un opulent personnage, porteur de tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, et j'ai fait à son égard ce que tant de fois dans ma vie, j'ai fait contre d'autres. L'occasion m'a paru excellente; je l'ai arrêté avant qu'il prit la fuite; je l'ai dépouillé et je me suis enrichi de ses dépouilles." "L'heureux voleur, dit St Ambroise, vit qu'il pouvait faire un riche hutin. Il ne perd pas un instant: il attaque le Seigneur sur la route du ciel; il l'arrête, et, à la manière des bri-

gands, il le dévalise. "Nouveau genre de brigandage, ajoute St Augustin, il arrête celui qui est la voie ; en un clin d'œil, il s'empare de la vie, et par la mort il se rend possesseur de la vie éternelle."

Mais quelle fut la cause instrumentale de cette conversion ? Quel fut pour le bon Larron le véhicule extérieur de la grâce efficiente ? Les docteurs de l'Eglise en assignent plusieurs, et le cardinal Saint Pierre Damien, évêque d'Ostie, la trouve dans la prière de la Sainte Vierge, puis le célèbre Jean de Carthagène explique et la prière de la Sainte Vierge et la miséricorde de Notre Seigneur, par la rencontre du désert : "Jésus et Marie, dit-il, se souvenant de la conduite que Dimas avait tenue à leur égard lorsqu'ils fuyaient en Egypte, voulurent le récompenser, en l'arrêtant sur le chemin de l'enfer et en le mettant sur la route du ciel. Marie demanda pour lui la grâce, et Jésus l'accorda, avec une magnificence digne de celui qui ne laisse pas sans récompensé un simple verre d'eau froide donné en son nom."

A cet étrange spectacle, Mgr Gaume s'écrie : "Un loup-cervier changé en agneau ; un blasphémateur changé en évangeliste ; un scélérat changé en saint, et un saint canonisé tout vivant, telle est l'incomparable métamorphose du Calvaire !"

La vivacité de la foi de Dimas qui lui mérita cette grâce infinie fut plus forte que celle d'aucun être humain, plus vive que celle des prophètes et des patriarches, plus ardente que celle des apôtres qui, après avoir été témoins de ses miracles, disparaissent au moment de la passion, et si Saint Pierre se montre, c'est pour renier son maître, tandis que le bon Larron, n'ayant vu en Jésus de Nazareth qu'un complice et un malfaiteur condamné à mort, proclame sa grandeur. Saint Jean tout seul paraît sur le Calvaire, mais il ne dit pas un mot pour proclamer la divinité de son adorable Maître. Le seul apôtre, le seul évangeliste du Calvaire, c'est le bon Larron.

"Vous demandez, dit saint Chrysostome, ce qu'il a fait pour mériter le Paradis ! Je vais vous le dire : Quand Pierre reniait son

maître sur la terre, le Larron le confessait sur la croix. Le prince des apôtres ne put soutenir les menaces d'une vile servante, et le Larron suspendu au gibet, environné de tout un peuple de blasphémateurs, proclame la divinité du Seigneur, le reconnaît pour le Roi du ciel et lui demande sans hésiter un souvenir, quand il aura pris possession de son royaume." (1)

"Ceux qui avaient vu le Seigneur ressusciter les morts, ajoute saint Augustin, chancelèrent. A une pareille foi, je ne sais ce qu'on peut ajouter : En vérité, jamais le Seigneur n'a trouvé une pareille foi en Israël, ni dans le monde entier."

Nous pouvons maintenant conclure avec l'évêque Eusèbe, en disant : "Il est donc beaucoup plus grand, beaucoup plus glorieux pour le Larron, d'avoir reconnu le Seigneur dans un homme mourant du dernier supplice, que s'il avait cru en lui lorsqu'il opérât des miracles. Ainsi, ce n'est pas sans raison qu'il a mérité une si magnifique récompense."

Oui, nous pouvons dire que, comme David en a laissé un illustre exemple, la foi, l'espérance et l'amour du bon Larron reposaient sur le nombre et la grandeur même de ses crimes. *Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo : multum est enim.* (2).

Ou se repentir ou périr ; telle est l'alternative à laquelle aucun pécheur ne peut échapper. Cependant, ni le nombre, ni l'énormité de ses fautes ne doivent l'effrayer.

Quand on voit, dit saint Ambroise, les portes du ciel s'ouvrir à deux battants, devant un voleur de grands chemins, qui pourrait désespérer ! *Nemo est qui possit excludi, quando receptus est latro.*

"Pour moi, Seigneur, j'espère et j'attends sans pâlir
Le jour où ton soleil viendra tout éclaircir ;
Et je dis : l'océan, bassin profond, immense,
Ne contiendra jamais les flots de ta clémence !" (3)

A. L. DESAULNIERS.

(1) *De Cruce et Latrone.*

(2) Ps. XXV, v. 11.

(3) L'Abbé A. Gingras.

Monographie.

La Cour d'Angleterre.

ÉTUDES HISTORIQUES.

(Suite et fin.)

III

Les châteaux d'Osborne, de Balmoral et de Windsor.

Osborne est une grande et délicieuse villa maritime dans le style de Palladio, avec un campanile qui a 90 pieds de haut et une tour qui s'élève à 107 pieds. Ses jardins, distribués en terrasses, vont en s'inclinant jusqu'au bord de l'océan. On ne saurait concevoir d'habitation plus appropriée à une reine des îles. En face pour horizon la mer immense, derrière et tout autour les charmants paysages accidentés d'eau et de bocages, de verdure aux mille nuances, qui donnent à l'île de Wight tant de beauté romanesque. La propriété de la reine a 5,000 arpents d'étendue, et renferme d'excellents cottages de laboureur, car jamais le soin des humbles ne l'abandonne. A l'intérieur du château, il existe une pièce dont tout l'ameublement sans exception a été fait par les mains des membres de la famille royale. Albert et les jeunes princes ont fait les tables, tourné les chaises et poli les surfaces ; la reine et ses filles ont brodé ou orné les diverses étoffes, qui servent à tapisser les murs et à couvrir les meubles. Tous ensemble ont contribué à fournir les tableaux, aquarelles et dessins qui pendent de tous côtés. Lieux de doux et de pénibles souvenirs pour le cœur de Victoria ! Elle passe à Osborne une partie de l'automne et du printemps.

Mais Balmoral aussi la réclame pendant bien des semaines de la belle saison. "Ce cher paradis, dit la reine, dont la création pleine et entière appartient à mon bien-aimé

Albert. Tout y porte l'empreinte de son goût parfait, de sa main chérie." Ce château, terminé en 1856, reproduit l'architecture des temps féodaux en Ecosse. Il se compose de deux corps de bâtiments, reliés par des ailes; à l'angle Est, se dresse une tour massive, qui est elle-même surmontée d'une autre tour, laquelle renferme un escalier. Le plateau de Balmoral est à 920 pieds au-dessus du niveau de la mer, et la tour atteint 100 pieds de hauteur.

De cette élévation, on découvre un panorama splendide des montagnes de Craig an-Gowan, au bas desquelles serpente la rivière Dee, qui vient baigner le domaine royal, qu'elle entrecoupe de vallons charmants. La propriété a 10,000 arpents d'étendue. Une forêt réservée à la chasse des cerfs et qui a 30,000 arpents, se trouve contigue. Albert était chasseur par excellence.

Toute l'Ecosse est chère à la reine. C'est là qu'elle fit avec son mari, dans leur jeunesse, tant d'excursions qui lui laissent de si aimables souvenirs. Parfois, elle s'amusait à voyager incognito; on s'arrêtait dans de modestes auberges, et la maigre chère qu'on y faisait n'était pas un des moindres divertissements de cette vie sans contrainte. Si elle était reconnue, la reine Victoria n'abandonnait pas pour cela sa joyeuse simplicité. Une pauvre vieille femme de quatre-vingts ans ayant appris que c'était la reine qui la visitait dans son propre cottage, s'empessa, pour bienvenue, de lui tendre la main, que Victoria pressa avec une égale cordialité. Ces jours derniers, le séjour de Balmoral a été signalé par un bal donné aux tenanciers; la reine, y assista et se mêla aux danses.

Mais Windsor-Castle est la résidence habituelle de Victoria. Cet antique château, qui date de Guillaume-le-Conquérant, mais qui fut restauré et modernisé par Georges IV, a toujours été la campagne favorite des souverains d'Angleterre. Plein de souvenirs historiques, il unit le luxe et le grandiose; d'une de ses tours, on découvre les paysages de douze comtés environnants; ses vastes galeries contiennent les toiles des meilleurs maîtres de l'Angleterre et de

l'étrange; dans la magnifique salle de bal, pendent des tapisseries des Gobelins qu'on prétend avoir appartenu à Marie-Antoinette. Le prince Albert a établi, à Windsor, une ferme modèle, qu'il dirigeait lui-même avec le plus grand soin, et qui continue de prospérer sous l'œil vigilant de la reine. Dans le mausolée, au-dessous de la chapelle, repose sa dépouille mortelle. Partout où elle va, Victoria retrouve des souvenirs de son époux; à Windsor, elle fait en sorte de vivre plus particulièrement avec lui.

Ce château forme donc le siège de la vie domestique du souverain. L'organisation de la maison royale, telle qu'elle existe aujourd'hui, remonte aux premières années du mariage de Victoria. A son avènement, tout y était confus et embrouillé: les grands officiers, chargés de la direction matérielle, dépendaient de la situation politique et changeaient avec l'arrivée au pouvoir de chaque nouveau ministre. Les fonctions aussi de chacun n'étaient pas définies, et les divers départements du service n'étaient pas déterminés. Stockmar y mit la main et établit un ordre parfait.

A la tête de la maison royale, continuent d'exister comme de l'ancien temps, trois grands officiers: le Grand Intendant (*lord Steward*); le Grand Chambellan (*lord Chamberlain*) et le Grand Ecuyer (*master of the horse*); qui changent avec le ministère, comme par le passé. Mais, depuis lors, l'autorité réelle est entre les mains d'un Grand Econome (*master of the household*), que la reine nomme, révoque ou garde à son bon plaisir; et qui règle toute la partie matérielle, au seul point de vue de l'ordre domestique, quoiqu'il soit ostensiblement le délégué des trois fonctionnaires de l'Etat.

IV

Liste civile de la Reine.

La liste civile de la reine est relativement modeste; elle ne reçoit de la nation que la somme de 60,000 livres pour sa cassette particulière. Jamais elle n'a fait de dettes. Cependant, sans rien ôter à la qualité de modération qu'elle

montre en tout, et qu'elle pratique même à un si haut degré, Victoria ne laisse pas d'être une des plus riches propriétaires de son pays et même de l'Europe. Ses sujets excentriques lui lèguent continuellement de vastes sommes, quand même ils ne l'instituent pas leur héritière universelle. Du reste, les souverains d'Angleterre ne peuvent pas accumuler en vue de la famille. Ce qu'ils possèdent, devient à leur mort, propriété nationale. C'est ainsi que ce peuple jaloux tient ses rois sous sa dépendance. Mais aussi, il y a peu d'années, à l'occasion d'une motion radicale le ministre a pu démontrer triomphalement, les chiffres à la main que la dotation d'une famille royale en Angleterre coûtait moins à la nation, que la rémunération des membres du congrès et du sénat des Etats-Unis.

Le même esprit méthodique qui réglait la vie matérielle au palais, présida encore aux arrangements des *nurseries* royales. Rien ne manqua aux soins intelligents, physiques et moraux, prodigués aux enfants de Victoria. La reine veillait elle-même à l'exécution du programme. Plus tard, elle se faisait institutrice, et a toujours dirigé en partie, l'éducation de ses filles. On la voyait, dans ses excursions d'été, se préoccuper du moment où il fallait faire répéter ses leçons à la petite princesse.

Albert l'avait donc ramenée, il est évident, à ses vrais goûts de femme d'intérieur. Dans sa vie privée, on ne peut réellement reprocher à Victoria que l'excès même de son affection conjugale. Trop ardente parfois, elle se laissait aller à une jalousie de femme et de reine, que rien dans la conduite d'Albert, ne pouvait justifier. Au contraire, il était si sagement conseillé en vue des circonstances et du caractère du peuple anglais, que jamais, jamais, pendant tout son mariage, il n'est sorti seul. Ayant accepté un rôle de femme, il a eu le courage d'en subir toutes les conséquences; sa circonspection égalait sa réserve. Du reste, la reine, revenue d'un emportement, ne tardait pas à reconnaître de nouveau "le sacrifice qu'il lui avait fait en l'épousant." Généreuse pensée qui devait provoquer

un juste retour dans l'âme honnête d'Albert.

Pendant les soins et les douleurs de la vie domestique ne firent jamais oublier au jeune couple que son premier devoir était la politique. Albert qui naturellement n'aimait pas cette science, à force de s'en occuper, finit par y prendre goût. L'usage anglais laisse au souverain le soin principal des affaires étrangères, ou au moins, une voix prépondérante dans la direction qui leur est imprimée. Albert inspiré par Léopold et par Stockmar, s'en prévalut, dès que la reine le permit. Nommé membre du conseil privé et admis enfin aux audiences ministérielles, sans y prendre trop la parole il la guidait très-discrètement, tantôt la laissant s'effacer derrière les ministres pour le maniement des affaires intérieures, tantôt la poussant à revendiquer ses droits dans la direction de la politique étrangère. Cette dernière insistance amena même, après l'établissement du second empire en France, un conflit d'influence sinon de pouvoirs, entre le prince consort et l'arrogant secrétaire d'Etat, lord Palmerston ; conflit aussi curieux qu'intéressant, mais dont l'histoire n'est pas encore parfaitement connue du public. La reine, il va sans dire, soutint toujours Albert. Celui-ci ne devint jamais un grand politique, mais il avait du bon sens, dont il sut se servir. Depuis sa mort, la reine, naturellement, retombe davantage sous l'influence de ses ministres. Cependant sa douleur même n'a point entraîné Victoria à négliger les affaires. Tous les jours régulièrement et consciencieusement elle travaille pour l'État.

Le public lui prête parfois des projets d'abdication. Jamais Victoria ne remettra de son vivant les rênes du pouvoir au prince de Galles. Une juste sollicitude pour son peuple l'en empêcherait. Elle est persuadée que son fils gagne à prendre des années. Tous les événements sont suivis par elle avec une louable attention. Elle accepte les ministres, quels qu'ils soient, du moment que la volonté nationale les désigne ; mais sans laisser de revendiquer à l'occasion ses propres droits. On l'a vue dans un récent débat des chambres se mon-

trer jalouse de conserver son prestige de souverain. Les privilèges assez minimes de la couronne ne risquent donc pas au moins de disparaître entre ses mains.

Sans témoigner d'un esprit profond en science gouvernementale, Victoria a néanmoins des connaissances pratiques très réelles en matière politique. Dans la routine des affaires courantes, sa grande expérience et son application font même qu'aucun ministre ne la surpasse. Elle possède surtout un jugement sûr, fruit de sa parfaite droiture et de son cœur.

Femme vraiment accomplie, ses heureuses aptitudes naturelles ont été cultivées avec un très grand soin. Elle sait l'allemand et le français aussi bien que l'anglais ; musicienne, elle jouait de plusieurs instruments et avait la voix agréable ; elle maniait le pinceau aussi bien que le crayon. Quelques-uns de ses nombreux travaux d'aiguille figurent aujourd'hui à la grande exposition de Philadelphie.

Mais ce sont particulièrement ses qualités et ses vertus domestiques qui ont rendu Victoria chère au peuple anglais. Vingt années de mariage n'avaient fait que lui rendre plus cher l'époux de son choix. La douleur violente qu'elle laissa éclater à cette mort subite en 1861, refusa toute consolation. Elle ne voulut rester seule ni jour ni nuit. Le temps calme toute chose, mais rien n'efface le profond chagrin de la reine. Mère tendre autant qu'épouse dévouée, le spectacle de ses vertus et de la pureté de mœurs qu'elle imposait à la cour, a réellement consolidé la monarchie dans le pays. L'Angleterre doit à Victoria d'être restée paisible pendant que des révolutions sanglantes bouleversaient tout le continent. Ce règne de femme aura été utile, et laissera des traces précieuses dans l'histoire de son pays. C'est la gloire la plus pure que puisse ambitionner une tête couronnée.

V

Une visite à Sandringham

Sandringham, la résidence de campagne du prince de Galles, n'est point un château. Loin de

là. Au moment où l'héritier du trône en fit l'acquisition il y a quinze ans, ce n'était qu'un simple rendez-vous de chasse. Mais les rares avantages qu'offrait la propriété dans l'abondance du gibier de toute espèce, séduisit le sportman, et volontiers il passa outre l'insuffisance du local. D'ailleurs les murs menaçaient ruine, il fallait bien les abattre ; on en serait quitte pour élever une nouvelle construction.

C'est ce qui eut lieu. La maison actuelle est une jolie *country-house* de dimensions ordinaires, rien de plus ni de moins. Telle qu'elle est, le prince l'aime, et y vit en vrai gentilhomme compagnard, sa charmante femme à ses côtés, et entouré de leurs cinq enfants. Ses plaisirs et ses occupations sont : la chasse, et le soin de ses pépinières et de sa ménagerie. Bien entendu il ne s'y confine pas ; le prince parcourt volontiers, on le sait, tous les pays des deux hémisphères. Encore dans les intervalles de repos passés sur le sol natal, il s'installe souvent chez l'un ou l'autre des amis, ses futurs sujets. Mais Sandringham reste toujours son séjour de prédilection.

Les autres habitants de Norfolk lui en savent gré. Tous les gentilshommes du comté se sont cotisés en 1864 pour faire hommage au prince des magnifiques grilles de Norwich, tant remarquées à l'exposition de Londres en 1862, et qui ferment maintenant l'entrée principale du domaine royal. Ils ne voulaient pas laisser emporter ailleurs cette gloire de la fabrication indigène, et ils se sont ménagé ainsi une double satisfaction d'amour-propre local et d'affectueuse loyauté. Une belle avenue de tilleuls part des grilles, à l'intérieur du parc, pour conduire jusqu'à la maison ; d'où l'on découvre, mais masquée par la verdure ; — la grande route qui n'en est éloignée que de 200 mètres environ. Une autre avenue court parallèlement de l'autre côté, mais celle-ci est composée de jeunes arbres ; dont l'unique intérêt consiste en ce qu'ils ont tous été plantés par quelque personnage royal ou au moins remarquable à un titre quelconque. Au bout de l'allée se trouve une pagode chinoise, ren-

fermant une idole monstre, qui fut rapportée de son voyage en Orient par le duc d'Edimbourg. Sur une des terrasses voisines de la maison et vis-à-vis la salle de billard, on a construit une galerie couverte, destinée au jeu de boules américain. Cet exercice est au nombre de ceux qui passionnent en ce moment les jeunes fashionables anglais, et l'allée de Sandringham est calquée sur le modèle de celle du Marlborough-Club à Londres, d'où chaque jour, jusque dans Pall-Mall, les passants peuvent entendre le bruit sourd des boules qu'on se renvoie.

Sandringham possède bien d'autres avantages encore. Ses jardins potagers sont vastes et beaux. Ses serres chaudes et tempérées approvisionnent la table royale de fruits rares pendant toute l'année. On vient de loin pour voir le chenil princier-situé au fond des jardins, et qui du reste mérite bien cette peine. Car l'on y voit une collection unique de la race canine : des échantillons de tout pays et de toutes espèces, le levrier-loup, géant de la Russie, et blanc comme la neige de ses steppes natales ; le puissant levrier bison tacheté, don de l'empereur d'Autriche ; les levriers allemands à peau si fine dits *Dachshonnds* qui ont remporté des prix à diverses expositions canines ; les levriers pur sang de la vieille race anglaise ; la variété qu'on appelle *princeps' own Dandie Dinmonts*, des terriers renards ; enfin des échantillons de toutes les races connues ou inconnues.

Outre ce rare assemblage de chiens, Sandringham renferme une véritable ménagerie d'autres animaux que le prince de Galles et le duc d'Edimbourg ont rapportés de leurs voyages en Orient, en Australie, et dans l'Amérique. Ainsi il y a : une fosse aux ours, un enclos pour les kangourous, une prairie pour les bisons sauvages, une enceinte pour les éléphants, etc., etc., et cela sans compter les innombrables spécimens nouveaux que le prince ramène de l'Inde. Ceux-ci sont exposés maintenant aux *Zoological Gardens* de Londres, pour être transférés plus tard à Sandringham, où on leur prépare des habitations.

Cependant le collectionneur naturaliste le cède encore chez le prince au sportman. Il ne cesse jusqu'à présent d'étendre sa propriété, l'ayant déjà doublée depuis la première acquisition ; et il plante ces nouveaux terrains avec un soin minutieusement calculé pour leur faire abriter une quantité infinie de gibier. Rien n'a été négligé dans ce but, et les résultats répondent à la sollicitude dépensée. Le prince s'efforce également avec succès d'acclimater à Sandringham une foule d'oiseaux exotiques pour le sport. Reste à voir si tout ce qu'il rapporte de l'Inde pourra supporter les vents d'est si perçants dans le Norfolk.

On aurait tort de conclure de ce qui précède que la beauté du site ait été complètement sacrifiée à Sandringham aux intérêts de la chasse. Ce serait trop dire, quoique ceux-ci y prennent assurément. Toutefois le terrain a été parfaitement dessiné par un excellent jardinier-paysagiste. On remarque dans ce parc un beau lac artificiel ; et les bruyères sauvages qui servent d'abris aux renards, aux faisans, aux coqs ne gâtent rien au pittoresque tant soit peu rude de ce lieu.

Pendant que le prince étend son domaine, l'habitation reste stationnaire ; on ne l'élargit pas. La porte d'entrée ouvre directement sur le vestibule, salle assez vaste, où l'on se réunit pour le bal dans certaines occasions, par exemple pour le jour de la naissance de la princesse, en décembre. On s'y assemble encore pour les déjeuners de chasse, au moment des concours de meutes. Ce sont alors de joyeuses compagnies dont le rire et les toasts assaisonnent de copieux repas.

Du reste, pour parer à l'inconvénient du petit nombre des chambres à coucher, quand il y a affluence d'invités, on a construit à l'autre bout des jardins le *cottage des g.çons, Bachelors' cottage*. Les nuits pluvieuses, on a recours à un omnibus dont les allées et venues entre les deux bâtiments ne laissent pas de fournir à l'hilarité générale.

Le prince de Galles lui-même est ce que les Anglais appellent un *capital fellow*, c'est-à-dire bon camarade, franc et cordial, le sourire sur les lèvres, le cœur sur la main, et

toujours prêt à échanger le *shake-hand*. Ajoutez à cela une certaine élocution facile, un abord heureux, et vous aurez le secret de son étonnante popularité. Car dans ce sérieux pays d'Angleterre, ce jeune homme dont les hauts faits jusqu'à présent se limitent aux audaces du sport et aux succès de salon, est néanmoins très-sincèrement aimé. Le sentiment monarchique, si fort chez les masses, est sans doute pour beaucoup dans l'attachement qu'il inspire, mais le prince aurait peine à racheter certains écarts s'il n'était vraiment *good fellow*.

Il faut d'ailleurs être juste. La position de l'héritier de la couronne laisse à désirer. Devant être appelé un jour aux fonctions les plus redoutables au point de vue moral, il est condamné, sitôt son éducation achevée, à ne rien faire du tout. La force des choses le voue à la stérilité ou à la frivolité. Le prince de Galles ne manque pas d'intelligence, bien que ses facultés ne soient pas d'un ordre élevé. Il a bon cœur, quoique sa conduite ne semble pas toujours le prouver. Heureusement pour lui, et plus heureusement encore pour la nation anglaise, il a eu le temps de mûrir un peu avant de ceindre la couronne.

Sur la princesse de Galles la voix publique est unanime. Sa grâce et sa douceur sont dans toutes les bouches. Elle fait les honneurs de Sandringham avec une bonté naïve qui part du cœur. Tout a pas été couleur de rose pour elle dans le mariage. Aux ronces du chemin, il lui a fallu laisser quelques jeunes attraits. Sa fraîcheur n'est plus aussi parfaite, cette taille élégante se soutient sur un genoux qui boite ; l'oreille devient un peu paresseuse. Mais elle a de charmants enfants et elle chérit son époux, tout son bonheur est dans la vie de famille. On la dit faible de caractère. L'ensemble de son être moral et physique ne présage pas une grande reine, mais à coup sûr l'on y trouve la réalité d'une femme des plus gracieuses et d'une mère excellente. Sous ce rapport encore Sandringham offre un séjour des plus sympathiques aux privilégiés qu'on y accueille.

VI

La famille royale.

Au moment où Victoria monta sur le trône, il lui restait du côté paternel trois oncles et quelques cousins. Ces oncles étaient les ducs de Cumberland, de Sussex et de Cambridge. Le premier, très-népopulaire dans son pays natal, devenait roi de Hanovre, pays dont les lois n'admettent pas la succession féminine. Il se trouvait par conséquent héritier de cette couronne à l'exclusion de sa nièce, et ce fut à la grande satisfaction du peuple anglais, qui préféra perdre cet apanage plutôt que de le conserver avec un souverain en partie allemand, obligé de se partager entre deux peuples.

Le duc de Sussex était veuf de la belle lady Auguste Murray, qui lui avait donné deux enfants, un fils et une fille. Par des intrigues de cours, ce mariage avait été rompu quant à ses effets civils en Angleterre, mais l'on tardait encore à ôter à Sir Augustin d'Este ses droits de succession éventuels au trône de Hanovre. Car la loi de ce pays excluait les souverains infirmes, et le prince de Cumberland était aveugle. Mais son père, devenu roi, fit rapporter le statut qui aurait empêché son unique enfant, l'ex-souverain actuel, d'hériter de la couronne. La fille du duc de Sussex, Mlle d'Este, a été très connue à Paris pour son esprit et pour sa beauté. Le troisième oncle de la reine, le duc de Cambridge avait aussi deux enfants, le duc actuel du même nom, commandant en chef de l'armée anglaise, et la princesse Marie, aujourd'hui duchesse de Teck.

Les deux cousins de Victoria, les princes de Cumberland et de Cambridge, à peu près du même âge qu'elle, furent aussitôt mis en avant comme candidats matrimoniaux. Mais par des motifs divers, tous deux se trouvèrent également écartés. Ni l'un ni l'autre ne plaisait particulièrement à la reine, tandis que la duchesse de Kent et Léopold favorisait tout bas leur neveu Albert.

Les ministres whigs alors au pouvoir n'aimaient guère les Cum-

berland, qui représentaient le parti ultra-tory, et qui à ce titre étaient assez cordialement détestés par tous les hommes de nuance libérale. Pas de vice d'ailleurs à cette époque qui ne fût attribué au père et au fils. Les temps sont bien changés depuis. Ces jours derniers on a vu le vieux roi de Hanovre accompagné de toute sa famille, rendre visite à la reine Victoria, et être particulièrement bien accueilli du peuple anglais.

Par une coïncidence singulière, cette arrivée a suivi le séjour à Windsor de l'impératrice Augusta à peine moins étroitement alliée que George V à la reine d'Angleterre. Dans l'intervalle de ces deux visites, se place une promenade au château de l'ex-impératrice Eugénie. Rencontre de circonstances fortuites sans doute, mais bizarres aussi, et qui ne laisse pas de fournir un texte à ceux qui spéculent volontiers sur les vicissitudes humaines. Parmi les bruits qui circulent depuis lors, on parle d'une double alliance entre les enfants cadets de la reine et le prince et la princesse de Hanovre.

Quant à l'autre prétendant de sa jeunesse, Victoria l'aurait aussi repoussé sans hésitation. Cependant le prince de Cambridge avait pour lui les vœux d'une partie de la nation, car il possédait l'avantage d'être Anglais de naissance et d'éducation. Mais l'entourage de la reine, nous l'avons vu, penchait pour le prince de Cobourg; et elle-même ne tarda pas beaucoup à fixer son choix.

Son mariage n'offrait aucun avantage politique. Il ne fit que resserrer les liens qui l'unissaient déjà à la famille maternelle. Du reste l'intolérance protestante limite à tel point le cercle des alliances possibles pour la maison d'Angleterre, qu'il est toujours difficile à ses membres de sortir des cousins. Sous le rapport domestique, Victoria a connu tous les bonheurs. Heureuse mère de neuf enfants, elle n'en a perdu aucun, et sept d'entre eux ont déjà contracté mariage.

Le prince de Galles est le deuxième dans l'ordre de la naissance. Venu au monde à Buckingham-Palace, le 9 novembre 1841, il fit ses premières études sous la direction de deux ministres protestants,

d'un avocat et d'un simple professeur laïque. Mais Albert aussi, autant que possible, dirigeait l'éducation de son fils. En grandissant le jeune prince passa une année à Edimbourg, et puis se rendit à Oxford où il suivit les cours de Christ-Church-College, enfin il les termina par un séjour à Cambridge. C'est le premier héritier du trône, en Angleterre, qui se soit assis sur les bancs de l'école, avec des camarades non royaux. Le même système, adopté en France par les princes d'Orléans, a été appliqué au fils de Victoria; il a suivi les études publiques sans se mêler, sauf de rares exceptions, aux jeux des autres élèves. On n'a pas fait choix d'une seule université, mais il a passé par les trois fameux centres d'éducation du Royaume-Uni.

A la mort de son père, le prince de Galles avait à peine vingt ans. La voix publique a prétendu qu'il y avait déjà eu conflit entre eux, le fils se targuant de la supériorité dont il jouirait un jour. On a même attribué à ce naissant antagonisme une blessure cruelle infligée au cœur maternel, et que le temps aurait en peine à guérir. Du reste il serait difficile de voir deux natures plus dissemblables que celles du père et du fils, séparés déjà par leurs positions respectives. Le prince de Galles aime instinctivement le plaisir. Toutes les émotions vives lui sourient. Chasseur, fumeur, gros mangeur, il ne déteste rien.

A défaut d'autre sport il s'est enrôlé dans une brigade de pompiers, et avec son ami, le duc de Sutherland, il accourt au premier signal pour éteindre un incendie. On n'aura pas oublié quelques-unes de ses escapades plus regrettables à Paris. Le public se rappelle également la visite qu'il fit à Garibaldi, lorsque le vieux condottiere s'avisait d'aller quémander de la popularité, voire des aurores, à Londres.

Du reste la grandeur porte toujours ses écueils. On a démocratisé l'éducation des princes. Les maux changent d'aspect ou de nature, mais sans pour cela cesser d'exister.

L'héritier du trône d'Angleterre n'a jamais servi quoiqu'il ait vécu

un peu de la vie des camps ; mais il a été successivement nommé colonel et général d'armée. En 1860 il commença ses voyages par une excursion faite aux États-Unis et dans le Canada. Deux ans plus tard il visita la Palestine. Au printemps suivant il se maria. Cinq enfants dont deux fils ont couronné cette union.

L'année 1871 forme une date importante dans la vie du prince de Galles. Après avoir été à la mort par suite d'une fièvre typhoïde, contractée aux exhalaisons malsaines d'une citerne, il fut l'objet des plus touchantes démonstrations de loyauté de la part du peuple anglais à l'occasion de sa convalescence. Depuis lors on n'entend pas parler d'aventures tapageuses. Les uns affirment que la guérison morale a été aussi complète que celle du corps. D'autres nient une guérison radicale. En tout cas le peuple anglais aime son futur roi et lui prête volontiers le bénéfice de vertus acquises avec l'âge plus mûr. Ses manières affables et ouvertes ne cessent de lui conquérir les cœurs.

Le voyage dans l'Inde a été un succès, en Angleterre au moins. La raison a été une Indomanie. On exhibe en ce moment à Londres tous les trésors apportés de l'Orient : bijoux, trophées de chasse, objets inimaginables, etc. Mais les hôtes nouveaux de sa ménagerie forment toujours pour le prince la partie la plus précieuse de ses collections ; peut-être même la plus importante de sa lointaine expédition.

La reine raconte dans son journal de quelle manière s'est produit l'engagement entre sa fille aînée et le prince royal de Prusse. Celui-ci avait déjà fait sa demande, lorsque la jeune princesse n'avait encore que quinze ans. Mais se rappelant leur propre bonheur, bonheur fondé sur l'affection réciproque ; et désireuse d'ailleurs de rester fidèle aux usages anglais, Victoria et Albert ne voulaient point disposer de leur fille, sans son consentement. C'était dans l'automne de 1855, l'on faisait une excursion dans les pittoresques montagnes de l'Ecosse. A la demande du jeune prince, ils répondirent donc : Essayez ! Puis dans

la journée, tout le monde sortit à cheval. La jeune princesse, à la montée d'une colline, était restée un peu en arrière, le prince tenait à la main une tige de bruyère blanche, emblème de la bonne fortune. "A l'aide de ce brin de fleur, dit la reine il a pu faire entendre ses espérances et ses désirs." "Notre chère Victoria est aujourd'hui promise" inscrit-elle. Cette union a eu pour fruit sept enfants. Personne très-accomplie sous le rapport moral et intellectuel, la princesse royale a été particulièrement chère à ses parents.

Les trois fils cadets de la reine, un seul, le duc d'Edimbourg, est marié à la czarewna. Agé de trente-trois ans, il passe pour avoir une vraie capacité. Mais ses manières sont froides ; on l'accuse de montrer un mauvais caractère, et d'aimer l'argent, bien qu'il ait une passion réelle pour la musique ; ce qui devrait exclure les inclinations sordides. Dans le pays, il est loin d'être aussi populaire que le prince de Galles.

Victoria aime beaucoup sa belle-fille russe, et le jeune couple dans son intérieur passe pour être heureux. La grande duchesse a voulu ce mariage, car le duc d'Edimbourg avait su lui plaire ; et leurs Majestés Impériales ont consenti, à contre-cœur peut être, mais incapables de rien refuser à une fille si tendrement aimée. Mais le cœur leur saigne encore de cette cruelle séparation. La jeune femme elle-même souffre beaucoup dans son nouveau pays. Les Russes sont attachés au sol natal et elle chérissait extraordinairement les auteurs de ses jours. Comparée aux splendeurs de Saint-Petersbourg, la cour de Saint-James est mesquine et froide. Son palais de Londres ne vaut point son boudoir de jeune fille, sur les bords de la Néva. Elle était l'idole de sa famille, de la cour, de la nation tout entière. Elle est peu appréciée en Angleterre. Point belle de sa personne, froide d'extérieur et hautaine par éducation, on la compare désavantageusement avec la gracieuse princesse de Galles. De toutes manières d'ailleurs les deux belles-sœurs se trouvent dans une situation pénible par rapport à l'étiquette. L'usage anglais veut

que tous les enfants du souverain aient le pas sur n'importe quel prince ou quelle princesse de maison étrangère. C'est l'orgueilleuse satisfaction accordée aux instincts nationaux. On en avait prévenu l'empereur de Russie, et cédant sans doute au désir de sa fille, il a passé outre. Mais la jeune grande duchesse aurait trop présumé de ses forces. Son affection pour son mari reste entière, mais sa nature de femme s'irrite de devoir marcher à la suite d'une petite princesse danoise, et même de toutes les filles de la reine mariées ou non mariées.

Le duc de Connaught est fort bien de sa personne et gai d'humeur ; on l'aime beaucoup en Angleterre. C'est lui qui recherche la princesse Marie de Hanovre, mais l'on dit que la reine est opposée à ce mariage.

Le prince Léopold âgé seulement de vingt-trois ans et d'une santé fort débile achève ses études à Oxford.

Deux filles de Victoria ont épousé des princes allemands peu en évidence. La princesse Louise de Hesse habite Darmstadt avec son mari. La princesse Hélène est restée en Angleterre, son époux, le prince Chrétien, d'Augustembourg n'ayant pas, disait-on, de quoi vivre en dehors de la dot de sa femme. Ce mariage a singulièrement déplu.

A ce moment où la Commune commençait à Paris, la quatrième fille de la reine d'Angleterre faisait, le 21 mars 1871, un mariage qui a ainsi presque échappé à l'attention publique. Le marquis de Lorne est le fils aîné du duc d'Argyll dont la femme fut d'ancienne tige l'amie intime de Victoria. Il est curieux de retrouver aujourd'hui cette note du journal de la reine, inscrite en 1847 :

"En approchant d'Inverary, château du duc d'Argyll il vint au-devant de nous une escorte de "retainers. Les joueurs de cornemuse se mirent en procession à la tête de nos voitures, des montagnards dans le costume national à jupon court au genou marchaient à chaque côté. Sous le porche d'entrée se tenait le marquis de Lorne, cher petit enfant blond, blanc et dodu de deux ans à peine ; aux cheveux dorés de feu d'une teinte trop vive mais avec

“ les traits les plu délicats. Il ressemble à la fois à son père et à sa mère. Quelle délicieuse petite créature pleine de vie et de volonté ! ”

Tous les ans la reine se rendait en Ecosse, et chaque fois elle y retrouvait les amis qui venaient pour ainsi dire de quitter Windsor. L'intimité entre les deux familles n'a jamais cessé. C'est un trait de caractère chez Victoria d'aimer sincèrement et d'être heureuse d'inspirer l'affection. Elle a parmi ses sujets beaucoup de vrais et de réels amis. Ce trait se reproduit chez ses enfants. Aucun d'eux n'est fier ou arrogant. La princesse Louise et lord Lorne après avoir été camarades de jeu, se sont aimés. Qui a fait la proposition de mariage ? Qui a parlé pour lui ? Il n'aurait osé, et à coup sûr la jeune fille était trop discrètement élevée et aimait trop sincèrement pour se permettre une première avance. La reine sans doute a vu l'état des cœurs, et fidèle à son système, elle aura voulu surtout assurer à sa fille le bonheur domestique.

Ce mariage, quoiqu'inégale d'après la diplomatie, est très heureux. On s'aime vraiment. Toutefois la grandeur porte ses épines. Comme la duchesse d'Edimbourg, la princesse Louise avait cru que l'amour suffisait à tout et dispensait du reste. Elle voulut d'abord renoncer à sa préséance comme fille de souverain, et descendre au rang de simple marquise de Lorne. Les Argyll, de race fière, de noblesse ancienne et illustre, trouvèrent la chose toute simple. Quel grand seigneur d'Angleterre, et à plus forte raison d'Ecosse, ne se croit au moins l'égal des descendants des électeurs de Hanovre ? Mais la princesse Louise, à l'épreuve, trouva pénible d'être éloignée du cercle immédiat qui entoure la reine au moment des réceptions. Elle y reprit sa place, et le marquis garda la sienne. Cela ne gâta rien à la bonne harmonie entre les deux époux. Ils n'ont pas d'enfants. La princesse Louise, femme de mérite s'occupe beaucoup et avec succès de peinture et de sculpture (1)

Lord Lorne a fait paraître en 1876 un joli poème en quatre chants intitulé : *Conte de la Rivière (Tale of the Riviera)*. La scène se passe en Provence au dixième siècle. Un jeune seigneur, fils unique du châtelain d'Arles, aime la belle Lita, fille d'un pauvre pêcheur de la côte, et qui la paie de retour. Mais comment arriver au mariage entre personnes de conditions si inégales ? Une des excursions si fréquentes alors de Sarrasins a lieu dans le pays. Plusieurs filles du village surprises dans la forêt sont emmenées prisonnières. Dans ce nombre se trouve la belle Lita. Chargés de butin, les bandits retournent chez eux. Une autre captive chrétienne prétend arracher Lita au chef. On lui administre un breuvage mortel, et l'esclave du harem donne la clef des champs à la pêcheuse d'Arles. Lita regagne son bourg à temps pour avertir d'une nouvelle invasion de l'ennemi. Elle aide même à la défense de manière à mériter la reconnaissance du vieux châtelain. Pendant cet intervalle, son amant Guido était parti en expédition de mer pour attaquer les Sarrasins chez eux et arracher Lita à leur pouvoir. Il revient assez tôt pour contribuer à sauver la citadelle d'Arles. Mais sous les décombres du village fumant gisait son vieux père, soutenu dans les bras de Lita. De sa voix défaillante le fier châtelain célèbre les vertus de Lita et bénit sa future union avec Guido. Le poème se termine à l'hymne de noces.

Comme conception cette œuvre n'a rien de remarquable. Mais les vers sont harmonieux et les descriptions ont de la grâce. Il est assez curieux que le marquis de Lorne ait choisi pour thème un mariage inégal. Sa thèse consiste à montrer l'amour éveillant les instincts généreux qui sommeillaient chez Guido, et puis à récompenser la vertu, dans la femme, de Lita. La donnée est aussi vraie que la conclusion en est pure.

La princesse Béatrix, dernier-né des enfants de la reine, n'a que dix-neuf ans.

VICTOR VALMONT.

UNE NOTE A PART.

L'intéressante monographie sur la Cour d'Angleterre que nous reproduisons du *Foyer*, de Paris, a paru en 1876, sous la signature de M. Valmont.

Bien des situations ont changé depuis cette époque, à la Cour, et aujourd'hui la princesse Louise, dont le nom se trouve mentionné dans l'article précédent, habite le Canada depuis deux années, ainsi que le marquis de Lorne, comme gouverneur-général.

Comme conclusion, nous reproduisons ce qui suit d'une Revue de Londres :

“ On peut appeler la princesse Louise la belle de la famille royale. Elle a des traits réguliers, une expression agréable, une figure élégante, et on peut dire que son sourire illumine sa figure. La princesse Louise a des penchants sérieux, mais elle n'a pas de manières graves et elle prend un goût avide au plaisir, à l'esprit, à la bonne humeur.

“ Il y a beaucoup de choses chez la princesse. Elle ressemble moins que tous les autres enfants de la reine à l'ancienne famille royale, et plus que tous les autres à la branche Gotha de la maison de Saxe. Son Altesse Royale est de la génération de 1848. On pourrait supposer que les ouragans et les fortes tempêtes qui ont commencé à ébranler, en 1847, les trônes d'Europe, et dont la fureur n'a cessé que lorsqu'elle était âgée d'un an et demi, ont activé son sang et fouetté son esprit.

“ Il est faux que la princesse regarde comme une institution sacrée la toilette de cour, décolletée. L'ukase enjoignant aux dames qui avaient l'intention de se présenter aux réceptions de la princesse à l'Hôtel du Gouvernement, de porter des robes décolletées, ne venait pas d'elle, mais d'un aide-de-camp faiseur d'embarras, que lord Dufferin avait laissé derrière lui pour initier le marquis de Lorne à sa nouvelle position.”

(1) Nous avons publié dans l'*Album des Familles* de l'année dernière, pages 57 et 58, quelques notes biographiques sur son Altesse Royale, ainsi que sur le marquis de Lorne, son époux.

L'Ecrin des Demoiselles

[Pour l'Album des Familles.]

—
JOURNAL

DE

Mlle ANNA DE LURI

(FRAGMENTS)

Transmis à l'Album des Familles par une de ses amies de Perthuis, département de Vaucluse, France.

Nous croyons intéresser les jeunes lectrices de l'*Album des Familles*, en leur donnant les pensées intimes d'une jeune fille de leur âge, trop tôt enlevée de ce monde pour ne pas laisser après elle des larmes et des regrets. Elles verront dans ces lignes, parties d'une âme fermement chrétienne, qu'il est encore dans ce monde corrompu et sous ses livrées mêmes, des cœurs jeunes et purs qu'aucun souffle mauvais n'a ternis : mais, si c'est entouré d'épines que le lys conserve son éclat, c'est aussi par la mortification de la chair supportable à tous les âges, par la vigilance et la fidélité à son devoir que l'âme se garde pure au milieu même des dangers.

Nos chères lectrices verront aussi ce que doivent à l'amitié deux âmes qui la cultivent en Dieu et pour Dieu : c'est un passe-temps d'autant plus doux qu'il est toujours nouveau, toujours pur. L'amour, a dit un grand orateur, est un mot mystérieux qu'on dit sans cesse et qu'on ne répète jamais. Tournez vers Dieu même, qui s'est défini la Charité, cette force vive de l'être et vous verrez dans deux

âmes saintement amies, un soin continu à s'exhorter, à s'aider, à se sanctifier l'une et l'autre. Puis-ent aussi ces lignes donner une idée de ce qu'une jeune fille peut faire pour honorer son âge et sa vertu ! Celle qui les a écrites connaissait à peine la vie : à vingt-trois ans sait-on ce qu'est le monde ? Mais pourtant elle était du monde et cela suffit pour que son exemple trouve quelques imitatrices sinon de sa mortification, au moins de sa piété :

21 novembre 1869.

Depuis dimanche, chère amie, j'observe bien fidèlement notre règlement. Hier j'ai gardé le cilice pendant toute la nuit jusqu'à 4 heures du matin, où je n'ai pu le supporter ; mais ce soir je vais le reprendre, et malgré toutes les douleurs qu'il me cause je le garderai jusqu'au jour. C'est là notre rôle de souffrir et d'expié, pour nous d'abord et ensuite pour ceux qui offensent si souvent et si cruellement, le divin maître... J'ai été à Notre-Dame ce soir, j'ai redemandé à la Sainte-Vierge sa protection, son amour et sa tendre sollicitude. Elle a semblé répondre à tous mes desirs en inondant mon âme d'une joie et d'une persuasion délicieuse que nous l'aurions toujours pour Mère, pour appui et pour consolation.... Ce qui m'a bien vivement réjoui, c'est de me sentir si près du divin maître. Avec cela, chère amie, rien ne te manquera, pas même ton amie, quoiqu'elle ne soit pas près de toi ; tu l'auras aussitôt que tu seras près de Jésus. Profite bien de ce bonheur immense que Dieu a placé à côté du sacrifice que tu fais en restant là-haut. Etre si près de Jésus, c'est la véritable joie du cœur et de l'âme.

—
26 novembre 1869.

Comme je l'avais prévu, je ne devais plus pouvoir écrire une ligne de bien des jours. Que cette privation m'a fait souffrir ! mais aussi combien elle m'a sanctifiée. Cette semaine a été un vrai tournoi d'occupations ; tout s'est aidé pour que nous eussions un pen

plus à faire, maman et moi. J'ai été fidèle au règlement, mais la méditation a laissé à désirer ; je sentais mon travail qui pressait et la plupart du temps je ne jetais qu'un coup d'œil sur le sujet à méditer. Je vois dans ta chère lettre qu'il n'en a pas été de même pour toi et que tu as passé au contraire une semaine très-édifiante et très-méritoire en bonnes œuvres. Je suis charmée de tes pages : elles m'ennivrent et me fortifient ; elles sont à mon âme la goutte de rosée et le soleil vivifiant. Je t'aime dans tout ce que tu fais, dans tes visites, dans tes promenades, dans tes relations avec tes nouvelles compagnes. Je t'aime surtout dans ta chère solitude, dans tes exercices pieux, dans tes conversations avec le divin Jésus quand tu vas le visiter. C'est là la plus belle conduite que l'on puisse suivre et le moyen le plus sûr pour avoir toujours la conscience en paix.

Continue, chère amie, à ne pas te laisser surprendre par tout ce que le monde peut avoir de séduisant, sors, rentre, mais toujours en tâchant autant que possible de détourner ton âme de ce qui pourrait la troubler. Lorsque tu auras agi de la sorte, si Dieu permet que tu sois éprouvée par la tentation, oh ! je t'en supplie, n'en sois pas affligée, car tu sais que pour être purifié, il faut passer par le creuset de l'épreuve.

Ainsi que toi, chère amie, je sens surtout les avantages de notre amitié dans la prière et lorsque je suis en possession de notre bien-aimé Sauveur, je trouve alors qu'il n'y a plus de distance entre nous, que nous sommes véritablement sœurs dans le cœur de ce même Jésus doit qu'on aime toutes deux d'un même amour. Ce matin, j'ai éprouvé ce doux bien être : à la sainte communion, j'étais bien en commune union avec notre bon Maître et toi ; de quelque côté que se tournât ma pensée, elle allait de ton souvenir à l'amour infini du Dieu qui me visitait. Qu'on est heureuse quand on sait faire de l'amitié un si rare trésor, un passe-temps si agréable ! Il me semble qu'elle ne peut pas moins faire que d'aider à se sanctifier deux âmes ainsi unies. Souvent, cette semaine, j'ai pu l'éprou-

ver. Sans ton souvenir et la pensée qu'un relâchement de ma part t'avais fait de la peine, j'aurais succombé à mille tracasseries qui m'accablaient. Pourtant je ne suis pas sortie sans tache de la lutte ; je me suis vivement impatientée et le bon Dieu m'a punie de cette faute, en me laissant mettre un peu de vaine complaisance à me ranger les cheveux. Chère amie, la nature est toujours là ; bien qu'on veuille se corriger, on pèche toujours, quelquefois même sans le vouloir, tant notre corruption nous y porte naturellement. Mais nous ne devons pas nous laisser décourager, car Dieu, qui est tout miséricordieux, ne nous laisse pas sans grâce ni sans secours. Adieu.

29 novembre 1869

Ne manque plus à la charité, chère amie, ce défaut te nuirait beaucoup et rendrait fausses ta conduite et l'opinion qu'on a de toi lorsqu'on te voit. Tu me dis que tu es dans un milieu assez léger ; ferme bien toutes les portes de ton âme pour que cette légèreté ne vienne pas l'infecter. Nous devons traverser le monde comme n'en étant pas. Oh ! qu'on apprécie cette faveur lorsqu'on connaît tous les avantages de celle-ci et les désagréments de l'autre. Que toute notre occupation soit de rester fidèles à suivre la voie que Dieu nous a tracée et nous posséderons toujours cette douce joie qui inonde nos âmes aujourd'hui. Hier j'ai longuement causé avec notre amie de L... Je lui ai lu toute ta lettre. Elle a été ravie de ses détails que tu nous donnes. Elle voulut voir notre règlement, je le lui donnai pour le copier. C'est une personne bien dévouée que nous avons là, chère amie. En me disant qu'elle vient me voir avec plaisir, je t'avoue, qu'à mon tour, je suis bien édifiée de sa simplicité : c'est une âme bien droite qui n'a qu'un seul but, devenir une sainte. Aussi on ne peut qu'admirer et aimer de telles âmes, lorsqu'elles vous donnent surtout beaucoup de confiance et vous témoignent une réelle sympathie. Tu as dû être fort satisfaite de sa lettre, car j'ai compris, à son dire, qu'elle t'avait écrit pour te donner beaucoup de

conseils. Je sais que tu les aimes ; accepte-les comme s'ils venaient de moi, et bien mieux encore, car elle connaît le monde mieux que moi ; elle est mieux à même par conséquent de te préserver contre ses dangers

1er décembre 1869.

Nous avons eu cette semaine la visite de..... Il est resté presque tout le temps chez nous. Comment ai-je passé ce temps ? Hélas ! les préoccupations de tout genre, ma manière de faire, qui n'était pas assez indépendante, quelque peu de fatigue, tout cela m'a rendu, peu libre et encore moins disposée à remplir mon petit règlement. Malgré la peine que m'inspire cette conduite, je dois te dire que j'ai vécu dans la négligence la plus complète avec le bon Dieu, comme si je l'oubliais réellement. Tout m'était à charge, la prière, la méditation, le chapelet, les exercices de mon règlement. J'ai fait chaque soir ma prière ; mais comment ? en tombant de sommeil, et plutôt pour m'en débarrasser que pour offrir à Dieu une journée si mauvaise. J'aurais dû être plus énergique et plus maîtresse de ma volonté ; je me suis éloignée de notre principe de rester continuellement unies à Dieu, par l'union de nos deux âmes. C'est pour cela que j'ai fait fausse route et suis tombée dans l'indifférence. J'ai été ce soir à confesse, et je me sens maintenant toute changée. A la place de ce dégoût que j'éprouvais pour toutes choses, j'ai retrouvé l'amour de Notre-Seigneur qui ranime et fait goûter les douces joies de l'âme : j'ai retrouvé aussi ton souvenir et notre amitié plus forte et plus vive que jamais. Je suis maintenant heureuse, mais la semaine a été bien mauvaise. Comme il faut peu de choses pour distraire une âme et l'éloigner de ses devoirs ! Cela nous montre une fois de plus combien nous sommes faibles sans l'aide de Dieu, et combien aussi nous avons, chaque jour besoin de sa grâce ! Ce n'est pourtant pas dans le monde que j'ai passé ce temps, mais les causeries inutiles ou trop prolongées enlèvent insensiblement à notre âme la mystérieuse influence de la grâce.

O mon Dieu, pour vous aimer sans relâche et sans défaillance il faudrait être dans votre beau ciel. près de vous. Sur cette misérable terre, l'âme est souvent enchaînée comme un captif sans espérance ; elle a besoin d'être délivrée. Délivrez la nôtre, ô Maître bien-aimé ; elle ne veut être prisonnière que dans votre cœur pour vous aimer éternellement. Adieu, chère amie, j'a. une bien rude pénitence à faire cette nuit pour expier mes négligences : je garderai le silence jusqu'au matin et demain soir je le reprendrai.

10 décembre 1869.

Ma chère amie, comment le bon Dieu t'a-t-il traitée ce matin ? Je ne reviens pas moi-même du bonheur dont j'ai été inondé. A la sainte messe, j'ai été si bien accueillie que rien ne m'a dérangée d'une union tout à fait intime avec notre bon Maître et toi-même. J'avais pu, avant, offrir toutes nos actions, notre corps, notre âme à ce divin Maître et me représenter son regard qui s'arrêtait sur nous avec complaisance. Avant la communion, une délicieuse pensée a rempli mon cœur d'une douce joie. Je vais, me disais-je, chercher mon divin époux ; avec lui tout n'est plus rien, il suffit à mon âme. En effet, chère amie, une fois que je le possède dans mon cœur, je suis vraiment heureuse ; rien ne m'attriste, ni ne me trouble ; j'ai tout ce que j'aime, je possède Jésus. Je lui parle avec amour, abandon et confiance ; je l'écoute aussi de la même manière, et quand mon âme s'est épanouie dans ces chastes entretiens, je la laisse reposer dans ton souvenir. Je demande pour toutes deux mille grâces pour résister à la nature, au péché ; pour rester constantes dans le devoir, pour demeurer unies à Dieu, résignées, patientes dans l'épreuve, fidèles dans l'accomplissement de toutes nos pieuses pratiques. Enfin, ma dernière prière est celle-ci—te plaira-t-elle ? Mon Dieu, restez avec nous toujours ; unissez tellement nos deux âmes qu'elles n'en fassent jamais qu'une dans votre divin cœur. Donnez à chacune de nous même part d'amour, de consolations, de douceurs ; même

part de sacrifice, d'épreuves, aussi, pour que nous puissions acquérir mêmes mérites, avoir mêmes moyens de sanctification. — Ta chère lettre m'a donné du courage. Je vais m'appliquer sérieusement à me conformer à ta conduite pour te rester infiniment unie. C'est là seulement que je goûte bien notre sainte amitié ; dès que je m'écarte de cette voie austère que nous avons promis à Dieu de suivre, tu me manques complètement, l'union entre nous n'existe plus. Oh ! que je voudrais comme toi être tranquille et libre, me retirer dans la solitude toutes les fois que j'en éprouve le besoin, passer des heures entières devant le Tabernacle quand je le sais tout seul dans notre église ! Mais pourquoi penser à tous ces sacrifices. Chère amie, voici de beaux jours, la Noël ; nous tâcherons de faire de grands pas dans la perfection. Nous allons nous préparer à ces fêtes en sanctifiant tout ce que nous ferons d'ici là. J'ai bien aimé la pratique que tu me suggère, de saluer Jésus quand nous sortirons de chez nous ou que nous reviendrons du dehors. Oui, il faut que quelque chose fixe notre cœur et notre esprit, pour qu'ils demeurent fermes et constants au milieu de tout ce qui change autour de nous. Mais voir Dieu en toutes choses, l'aimer en toutes choses, lui rapporter toutes choses, tu l'as désiré, c'est le moyen de se sanctifier en toutes choses. Vivent donc les amies qui nous apprennent à être des saintes ! Avec un si doux trésor, on possède mieux que toutes les richesses de la terre ; celles-ci se perdent ou vous nuisent, mais un cœur qui vous aime en Dieu et pour Dieu ne se perd jamais..... jamais, n'est-ce pas ? Aidons-nous donc à nous corriger, à nous vaincre, enfin à nous sanctifier ; et que cette affection qui est venue de Dieu nous y ramène sans cesse sans se reposer sur aucune créature. Adieu ! adieu !

(A Continuer.)

Biographie

Mgr DONNET,

Cardinal-Archevêque de Bordeaux,

FRANCE.

I

Mgr Donnet (Ferdinand-François-Auguste) est né à Bourg-Argental (Loire) le 16 novembre 1795. Son père, le docteur Donnet, ne voulant pas contrarier sa vocation, le fit recevoir au séminaire de Saint-Irénée. C'est là que le futur prélat fit ses études. Il reçut la prêtrise en 1819 et fut nommé vicaire de la Guillotière, puis curé d'Irigny (Rhône.)

Après deux ans de retraite dans la maison des hautes études fondée par le cardinal Fesch, l'abbé Donnet, qui avait la parole pittoresque et facile, entreprit dans les diocèses de Tours, de Blois et de Lyon une série de prédications dont le souvenir ne s'est pas encore entièrement effacé.

En 1827 on le nomma à la cure de Villefranche (Rhône.) Il avait déjà le titre de vicaire général de Tours.

En 1835 il fut désigné pour administrer, en qualité de coadjuteur, le diocèse de Nancy. Le 30 novembre 1836, Mgr Donnet succéda à Mgr de Cheverus sur le siège archiepiscopale de Bordeaux.

II

Mgr Donnet n'était pas seulement un orateur éloquent ; il était aussi un écrivain de grand mérite, un vigoureux polémiste. Ses lettres, mandements et instructions pastorales forment neuf volumes in-8°.

Ce vénérable prélat était très populaire dans son diocèse, et assistait régulièrement à toutes les cérémonies qui avaient lieu dans

son département : rentrée des facultés, des tribunaux, comices agricoles, où il se fit souvent remarquer par la vivacité et la facilité de sa parole.

L'épiscopat de Mgr Donnet est un des plus longs que comptent les annales de l'Eglise de France ; celui du cardinal de Bonald, croyons-nous, a seul atteint cette durée.

—ooo—

A. L. DESAULNIERS

AVOCAT.

La mort vient d'enlever un citoyen distingué de la cité des Trois-Rivières, lequel était d'une érudition peu ordinaire et un littérateur très estimé.

L'*Album des Familles* perd en M. Désaulniers un de ses collaborateurs les plus actifs.

M. Désaulniers, —dit le *Constitutionnel*,—est né à Yamachiche le 17 décembre 1822, et était par conséquent dans la soixantième année de son âge. Après un brillant cours d'études au collège de Nicolet, il étudia le droit sous la direction de M. Dumoulin, père de notre député, et en 1850, il était admis à la pratique de la profession d'avocat, profession qu'il a exercée jusqu'à ses derniers moments.

M. Désaulniers était le doyen du barreau de Trois Rivières, et fort estimé de ses confrères. Sa science du droit et de la jurisprudence, une grande facilité de parole, l'avaient porté au premier rang.

Le regretté défunt laisse pour le pleurer un fils dévoué, M. A.-L. Désaulniers, avocat. Le barreau perd en lui un de ses membres les plus remarquables, la ville un bon citoyen, nous un ami de cœur, et un collaborateur que nous remplacerons difficilement.

M. Désaulniers fut avant tout un bon chrétien, un bon époux et un bon père.

—ooo—

Bibliographie

Vœux de bonne année.—Étrennes Canadiennes, par Louis des Lys. Publié par J. A. Langlais, libraire, et imprimé par Léger Brousseau, Québec.

Nous recevons sous le titre de "Vœux de bonne année" un joli petit opuscule consacré à Dieu, la patrie, la famille et les amis. Louis des Lys, le pseudonyme sous lequel se cache l'auteur, est admirablement bien choisi pour le caractère de l'ouvrage. Les idées sont en effet fraîches comme des lys, le style en a l'éclat.

Bonne année à Dieu, sujet assez délicat à traiter. Comment faire des souhaits à Dieu ? Il nous l'a enseigné lui-même, répond l'auteur, en nous apportant l'oraison dominicale, et il continue à développer chacun de ces souhaits sublimes que l'Évangile est venue apprendre aux hommes.

Les grandes espérances de la patrie sont ensuite évoquées les unes après les autres.

"Ce nom de la patrie,—dit l'auteur, il résonne en mon cœur *comme les pas connus ou la voix d'un ami*. Il y a des moments où je ne puis le prononcer sans me sentir ému jusqu'aux larmes : j'ai toujours plaint les exilés.

"O Canada ! reçois les vœux de prospérité, de paix et de bonheur que t'offre en ce jour le plus humble mais non le moins dévoué de tes enfants : bonne, glorieuse et féconde année !

"Je t'aime, "ô Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore," j'aime ton fleuve-roi, tes grands lacs, ton sol fertile, ton ciel bleu. Et comment ne pas t'aimer, cher pays qui m'as donné mon beceau, ma famille, mes bienfaiteurs et mes amis ? Je t'aime, lorsque tes campagnes ont revêtu leur robe de verdure, lorsque tes jardins sont en fleurs, lorsque tes forêts d'érables sont pleines de vie, de gaieté, de mystères, de parfums et de chansons. Je t'aime encore, lorsque tu t'enveloppes de tristesse, lorsque tes arbres se dépouillent de leurs feuilles, lorsque tout repose dans teprés, lorsque l'hiver a jeté sur toi son immense linceul."

Puis, viennent ensuite les douces jouissances du foyer paternel :

"Le premier jour de l'an, au foyer paternel, pourrais-je dire combien il

était ardemment désiré ? Que d'agréables surprises il nous réservait, que de charmes il avait pour nos cœurs ! Un mois d'avance, tout le petit monde au logis était en liesse et ne parlait que d'étrennes, de promenades, de joyeux soupers. L'humble maison faisait sa toilette, le salon mettait ses plus beaux rideaux blancs, et s'ornait d'ordinaire de quelque parure nouvelle : tout prenait un air de fête, nous allions bientôt serrer la main à tant de bons amis !

"La vieille année ne finissait plus. Chaque jour qui s'écoulait était, je le sais bien, un pas de plus vers la tombe, mais y songions-nous dans ce temps-là ? Etre grand, cela nous semblait si beau, et nous étions si fiers de grandir !

"Enfin, voici la dernière nuit ; mais nous ne dormions guère. Au pied du lit, le petit bas neuf était suspendu ; et ne fallait-il pas guetter l'ange aux ailes d'or qui devait, en passant, y déposer les bonbons les plus exquis ?

"Le matin, l'aurore ne brillait pas encore, et déjà nos pieux parents étaient à l'église. Pour Dieu, disaient-ils, notre première pensée et notre première visite : c'était une vieille habitude à laquelle, pour rien au monde, ils n'auraient voulu se dérober.

"Que de vœux nous échangeons tour à tour ! Que d'espérances, que de projets, que de beaux rêves !"

Enfin, l'auteur termine en parlant des joies enthousiastes de l'amitié, et en souhaitant la bonne année aux amis, il s'écrie :

"Ne crains pas que je t'oublie, ô toi dont s'éprouvèrent tous les grands cœurs, noble et sainte amitié proclamée par Dieu même *un remède de vie et d'immortalité* : je te dois de trop beaux jours !.....

"Les années succèdent aux années, les splendeurs de l'été font place aux tristesses de l'hiver, les fronts ne tardent pas à se couvrir de rides, et l'ardeur de la jeunesse s'éteint bientôt. Mais toi, tu ne changes ni ne meures : dominant le temps, tu sembles le défier. Tu tiens à l'âme même de l'homme, et, lorsque cette immortelle captive brise les liens qui l'attachent à la terre, tu t'envoles avec elle dans sa patrie qui est aussi la tienne."

Somme toute, ce sont de jolies étrennes que l'auteur de ce petit livre distribue à l'intelligence et au cœur, et l'on reconnaît sous le voile du pseudonyme, une main habituée à tenir la plume.

Nous félicitons Louis des Lys des gracieux vœux que lui ont dicté sa

foi, son patriotisme, et l'amitié qu'il porte à tout ce qui constitue la religion, la société et la famille, et l'éditeur pour son heureuse pensée de faire une telle publication.

Ce petit livre est en vente chez tous les libraires, au prix de 10 centins par exemplaire ou \$1 par douzaine.

— 000 —

Une boucle de cheveux

A MA SŒUR

Qu'ai-je trouvé, Lize, ô ma sœur,
En ouvrant ta douce missive ?
Comme je baise avec bonheur
Ce cher envoi d'une autre rive !

C'est une mèche de cheveux,
Boucle si soyeuse et si blonde !
Vient-elle d'un ange des cieux,
Ou bien d'un enfant de ce monde ?

Ah ! me dis-tu, tes tendres mains,
L'ont furtivement dérobée
Au plus charmant des Chérubins,
Fleur du ciel ici-bas tombée.

Rien de plus célestement pur !
Pour toi, pas de plus belles choses
Que cet enfant aux yeux d'azur,
Aussi frais qu'un bouton de rose.

C'est ainsi que j'aime à le voir
Embelli par le Saint-Baptême,
Souffle de son âme,—miroir,
Ou tu te reflètes toi-même.

Quand pour dire le plus doux nom
S'ouvrira sa bouche vermeille,
Que le mien—suave chanson,
Charme avec le tien ton oreille.

Quand pourrai-je guider ses pas.
Sur le vert gazon qui l'attire,—
Bercer son sommeil dans mes bras,
En m'enivrant de sourire ?

Mais en attendant, que de vœux !
Pour lui que de saintes tendresses,
De baisers sur ses blonds cheveux,
Dans mes rêves que de caresses !

M. J. MARSILE

— 000 —

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er FEV. 1883.

AUX ABONNES.

Nous serons en mesure d'annoncer, au prochain numéro, le jour, la date et le lieu où devront se réunir les abonnés, pour procéder au tirage de la LOTERIE telle qu'annoncée.

Un certain nombre d'abonnés, il est vrai, se sont empressés de payer l'abonnement de 1883, afin de profiter des avantages offerts, mais beaucoup d'autres abonnés retardent, et nous paraissent indifférents. Espérons, toutefois, qu'on s'empressera de payer durant le mois de février, afin que le chiffre des abonnés qui auront droit à la LOTERIE soit aussi considérable que possible, car nous tenons à bien faire les choses, et contenter tout le monde, en offrant un prix de consolation (un Chromos) à ceux qui n'auront pas eu la chance de gagner un prix en argent.

Nous espérons, toutefois, qu'il se trouvera à la fin du mois de février un chiffre suffisamment élevé d'abonnés, tant anciens que nouveaux, qui auront compris l'importance et l'excellence de notre but, en y coopérant d'une manière généreuse et satisfaisante.

Pour arriver à un résultat pratique et assuré, nous soumettons à chacun de nos abonnés l'idée pour eux d'y intéresser une ou plusieurs familles à s'abonner à l'Album des Familles, tant en vue de la LOTERIE que pour la propagande même de la publication. S'il en est ainsi, tout le monde y gagnera, car plus l'encouragement sera grand, plus la valeur de nos chromos sera élevée.

Nous invitons également nos agents du Canada et des États-Unis à faire connaître la LOTERIE de l'Album des Familles, et inviter leurs amis et co-paroissiens à s'y abonner.

M. PAUL FEVAL.

La presse de Paris, comme la plupart des journaux du Canada, a fait connaître au monde des lettres et des arts, que cet éminent écrivain venait d'être frappé de paralysie, et qu'un autre incident l'avait plongé dans une ruine presque complète.

Un des amis de l'illustre romancier, M. de Péne, qui l'a visité dans son malheur, écrit ce qui suit :

“ Paul Féval et sa vaillante compagne, doux, résignés, sans une plainte, mais non pas sans inquiétude (ils ont huit enfants) m'ont dit avec leur dignité simple :

— *Que ceux qui veulent bien nous aimer agissent librement pour nous. Il y aurait, à refuser leur concours, un orgueil mal placé. Nous n'aurions jamais sollicité l'intervention généreuse dont vous nous parlez. Du moment qu'elle s'offre à notre infortune, nous l'acceptons avec reconnaissance.*”

Cette situation, telle qu'avouée, est navrante. Et nul doute qu'un appel fait à nos poètes, littérateurs, journalistes, et autres écrivains, au clergé, aux hommes de profession, à la jeunesse de nos collèges classiques, universités, etc., serait entendu favorablement.

Parfaitement rassuré sur ce point, nous n'hésitons aucunement à faire appel au cœur et au dévouement de la classe instruite du Canada, et de la province de Québec en particulier, en ouvrant de suite une

Liste de souscription

EN FAVEUR DE

M. PAUL FEVAL

dans les bureaux de l'Album des Familles, laquelle sera close le 1er mars, et les offrandes expédiées à l'illustre écrivain dès le lendemain.

Nous invitons la presse française des villes et campagnes à faire connaître ce projet de souscription et d'y apporter leur influence, afin que le résultat réponde à toutes les aspirations.

Les noms des souscripteurs, avec le montant de leurs offrandes, seront publiés dans l'Album du 1er mars.

Le propriétaire-administrateur de l'Album s'inscrit pour 25 francs.

Les offrandes devront être adressées, par mandat de poste, ou par lettre enregistrée, aux bureaux de

L'Album des Familles,
Ottawa.

— 000 —

Une belle page.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas assez l'esprit catholique de PAUL FEVAL, nous croyons devoir mettre sous leurs yeux cet éloquent passage d'un écrit qu'il a publié sur sa visite faite à la chapelle expiatoire du Sacré-Cœur, à Montmartre. Voici comment il s'exprime :

Je sors à l'instant de la chapelle provisoire du Sacré-Cœur de Jésus, à Montmartre. Hier encore, le mot de dévotion me faisait rire, comme le sourd muet hausse les épaules en voyant courir les doigts du pianiste sur l'instrument qui, pour son infirmité, n'a pas de voix : mais aujourd'hui que mes oreilles se sont ouvertes au choc d'une punition dont je bénis la miséricordieuse sévérité, j'éprouve en m'approchant de Dieu, une angoisse et une joie qui m'empêchent de ne rien voir, hormis Dieu, lui-même, à travers l'immense bonheur de mes larmes.

Je suis entré dans la chapelle, je me suis agenouillé entre un saint vieillard, qui a fui son pays de Lorraine pour apporter ses derniers jours à la patrie française, et un jeune prêtre qui enseigne à nos soldats comment on vit bravement pour bravement mourir.

Tout à coup la chaire a retenti. Une voix sonore comme la fanfare de la Foi, a récité, a proclamé plutôt et acclamé les litanies du Cœur de Jésus. C'est ici l'éloquence, et l'enthousiasme et l'écrasement. Un vaste émoi naît grandit, se propage. Au fond de moi quelque chose brûle : encens et remords, douleurs, triomphe, sacrifice, il y a Dieu dans l'air.

Cette forme poétique (oh ! pardon pour le mot ; songez que j'ai vécu de poésie,) cette forme de litanies plus lyrique que l'ode, plus élevée que l'hymne, plus tendre que le cantique, plus royale même que le psaume, dilate l'être entier en un miracle d'expansion. Haut les ânes ! *Sursum corda!* C'est la parole divine tissée en longs plis d'or. Agitez, agitez comme une bannière la liste vibrante qui deroie les louanges du Cœur tout puissant !

Et croyez-le, il reste de la gloire encore, et des héros et des martyrs sous cette guirlande des cris sublimes. Non, nous ne sommes pas morts !

— 000 —

BULLETIN DES ANNONCES.

Avis Officiels.



DEPARTEMENT DES POSTES.

Ottawa, Janvier 1883.

DIVISIONS TERRITORIALES AU NORD-OUEST.

1. L'immense étendue de pays située entre les limites occidentales de la Province de Manitoba et les limites orientales de la Colombie Anglaise, a été partagée en quatre Divisions Territoriales, savoir : Assiniboia, Saskatchewan, Alberta et Athabasca, plus à l'ouest, entre les deux précédentes divisions et la Colombie Anglaise.

Les lettres et autres matières postales à destination d'un endroit quelconque situé dans la partie du Nord-Ouest ainsi divisée, devront être spécialement adressés à la division territoriale dans laquelle se trouve tel ou tel endroit.

Cependant, comme Winnipeg est le bureau de distribution pour tout le Nord-Ouest, les lettres, etc., devront porter sur l'adresse le mot "via Winnipeg."

Par exemple, une lettre à destination de Battleford devra être adressée :

M. R. B.,
Battleford,
Territoire Saskatchewan,
via Winnipeg, Canada.

Les Maîtres de Poste devront informer toutes personnes en correspondance avec le Territoire du Nord-Ouest, par la voie de leur bureau, d'adresser leurs lettres, etc., autant qu'il leur sera possible, en conformité des instructions ci-dessus.

Les principaux Bureaux de Poste déjà établis, dans les districts nommés ci-dessus, sont les suivants :—

Nom du Bureau de Poste.	Division Territoriale.
Battleford.....	Saskatchewan.
Broadview.....	Assiniboia.
Carleton.....	Saskatchewan.
Edmonton.....	Alberta.
Grandin.....	Saskatchewan.
Moosemin.....	Assiniboia.
Oak Lake.....	do
Prince Albert.....	Saskatchewan.
Qu'Appelle.....	Assiniboia.
Regina.....	do
St-Albert.....	Alberta.
Stobart.....	Saskatchewan.
Touchwood Hills.....	Assiniboia.

CARTES POSTALES EN DOUBLES (Reply Post Cards.)

2. Pour la commodité de la correspondance par carte postale, dans les limites de la Puissance, une double carte postale a été préparée et est maintenant prête pour émission. Cette carte permettra, à l'expéditeur primitif, se servant de cette nouvelle carte, d'envoyer avec sa communication une carte postale, en blanc, payée d'avance, pour y insérer la réponse. Chaque moitié de la carte double portera un timbre-poste de la valeur d'un centin en paiement d'avance.

Les règlements ordinaires pour les cartes postales s'appliqueront à ces cartes-réponses, soit lorsqu'elles sont originairement mises à la poste, soit lorsque la moitié destinée à la réponse est remise à la poste.

La carte postale en double, ou carte-réponse sera émise à deux centins, et vendue au public à ce même taux par les Maîtres de Poste et les vendeurs d'estampilles.

Les cartes pour réponse, dont on pourra se servir pour correspondre avec le Royaume-Uni seront émises sous peu, et lorsque des cartes postales de ce genre venant du Royaume-Uni et portant l'impression voulue du timbre-poste de ce pays, seront reçues ici par la malle, la partie de la carte destinée à la réponse pourra être remise à la poste au Canada pour être envoyée à son adresse dans le Royaume-Uni, comme une carte postale payée d'avance, sans qu'il soit nécessaire d'exiger un port additionnel.

Les changements dans la liste des bureaux de Poste qui ont été faits au mois d'Octobre 1882, sont comme suit :

Newry Station, Ont., nom du bureau changé en celui de Atwood.
Clandeboye, Co., Carleton, Ont., nom du bureau changé en celui de McKinlay.
McGillivray, Co., Middlesex, Ont., changé en celui de Clandeboye.
Rondeau, Co., Kent, Ont., changé en celui de Blenheim.
Armstrong's Corners, N. B., est dans le comté de Queen's, non pas dans le comté de King's.
Brigg's Corner est dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Eniskillen station est situés dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Oakham est situé dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.
Upper Otnabog, est situé dans le comté de Queen's, Nouveau-Brunswick, non pas dans la Nouvelle-Ecosse.

3 f.

JOHN CARLING,
Maître Général des Postes.



CONTRAT DE MALLE.

NORTH GOWER & OSGOODE

Des soumissions cachetées adressées au maître général des postes seront reçues à Ottawa jusqu'à vendredi le 23 février 1883, pour le transport des malles de Sa Majesté, en vertu d'un contrat pour quatre ans, six fois par semaine, aller et retour entre North Gower et la gare d'Osgoode à dater du 1er avril prochain.

Le transport devra être fait dans un véhicule convenable via les bureaux de poste de Kars et de la gare d'Osgoode.

Les malles devront quitter le bureau de poste de North Gower, tous les jours, (les dimanches exceptés) à 12.45 p. m. ou à telle heure qui permettra au courrier d'arriver à la gare d'Osgoode à temps pour échanger la malle avec le train de malle allant au sud dans l'après-midi, quitter la gare d'Osgoode aussitôt que possible après le dit échange des malles et retourner au bureau de poste de North Gower d'une heure et cinquante minutes après.

Des avis imprimés contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat proposé ainsi que des formules de soumissions peuvent être obtenus aux bureaux de poste de North Gower, Kars, à la station d'Osgoode ou au bureau du soussigné.

J. P. FRENCH,
Insp. des bureaux de poste.
Bureau de l'inspecteur des B. P.
Ottawa, 13 janvier 1883.



CONTRAT DE MALLE.

AYLMER & OTTAWA.

Des soumissions cachetées adressées au maître général des postes seront reçues à Ottawa jusqu'à vendredi le 23 février 1883 pour le transport des

malles de Sa Majesté en vertu d'un contrat pour quatre ans, 12 fois par semaine, aller et retour entre Aylmer et Ottawa, à dater du 1er avril prochain.

Le transport devra être fait dans un véhicule convenable via le bureau de poste et Hull.

Les malles devront quitter le bureau de poste d'Aylmer deux fois tous les jours (les dimanches exceptés) à 12.30 p. m., et 6.30 p. m., et arriver au bureau de poste d'Ottawa à 2.00 p. m., et 8.00 p. m.,

Devront quitter le bureau de poste d'Ottawa deux fois tous les jours (les dimanches exceptés) à 10.00 a. m., et 5.00 p. m., et retourner au bureau de poste d'Aylmer une heure et demie après.

Des avis imprimés contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat proposé ainsi que des formules de soumissions peuvent être obtenus aux bureaux de poste d'Aylmer, de Hull, d'Ottawa de même qu'au bureau du soussigné.

J. P. FRENCH,
Insp. des bureaux de poste.
Bureau de l'inspecteur des B. P.
Ottawa, 13 janvier 1883. } i f.



CONTRAT DE MALLE.

OTTAWA & MOUNT SHERWOOD.

Des soumissions cachetées adressées au maître général des postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à vendredi, le 23 février 1883, pour le transport des malles de Sa Majesté en vertu d'un contrat pour quatre ans, six fois par semaine, aller et retour entre Ottawa et Mount Sherwood, à dater du 1er avril prochain.

Le transport devra être fait dans un véhicule convenable via le bureau de poste et Rochesterville.

Les malles devront quitter le bureau de poste d'Ottawa tous les jours (les dimanches exceptés) à 10.30 a. m. et arriver au bureau de poste de Mount Sherwood à 10.45 a. m., échanger la malle à Mount Sherwood et revenir au bureau de poste d'Ottawa quinze minutes après.

Des avis imprimés contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat proposé ainsi que des formules de soumissions peuvent être obtenus aux bureaux de poste d'Ottawa, Rochesterville et Mount Sherwood, de même qu'au bureau du soussigné.

J. P. FRENCH,
Insp. des bureaux de poste.
Bureau de l'inspecteur des B. P.
Ottawa, 13 janvier 1883. } i f.



CONTRAT DE MALLE.

COTE D'OTTAWA, &c.

Des soumissions cachetées adressées au maître général des postes seront reçues à Ottawa jusqu'à vendredi, le 23 février 1883, pour le transport des malles de Sa Majesté, en vertu d'un contrat pour quatre ans, autant de fois par semaine qu'il le sera requis, aller et retour, entre le bureau de poste d'Ottawa et les stations des chemins de fer du Canada Pacific, Canada Atlantique et du St-Laurent et Ottawa, à dater du 1er avril prochain.

Le transport devra être fait dans une voiture ou un traîneau de pas moins de 9 x 4 pieds à l'intérieur, recouvert et fermé à clé, peint en rouge avec les mots "Maille Royale" en lettres noires surmontées d'une couronne et des lettres "V. R.", le dit véhicule devant être traîné par deux chevaux et ne devant être affecté qu'au transport des malles et du commis en charge de ces dernières.

Les malles devront faire le trajet entre le bureau de poste et l'une ou l'autre des gares de chemin de fer et vice versa, en dix minutes, aussi souvent qu'il sera requis par le département du bureau de poste.

Le transport des malles devra de plus être fait une fois par jour entre le bureau de poste d'Ottawa et le département du bureau de poste à telles heures qu'il sera requis. Pour ce service il ne sera accordé aucun traitement spécial ou considération, le prix du transport des malles pour chaque voyage entre le bureau de poste et les gares de chemins de fer devant couvrir tel service spécial.

Des avis imprimés contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat proposé ainsi que des formules de soumissions peuvent être obtenus au bureau de poste d'Ottawa de même qu'au bureau du soussigné.

J. P. FRENCH,

Insp. des bureaux de poste.

Bureau de l'Inspecteur des B. P. }
Ottawa, 13 janvier 1883. } 1 f.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires, en s'adressant au

Dr J. C. RYMOND,
164, rue Washington, N.-Y.

Aux annonceurs d'Ontario.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Littéraire à **TORONTO.**

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

36 Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font solliciteurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patentié par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patentié et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

RUSSELL HOUSTON

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOUIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & Cie, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle, **NEW-YORK.**



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine,

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHROP & LYMAN,

TORONTO.

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LA FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.